

Galaxies

Nouvelle série - N°95

SCIENCE-FICTION

Supplément numérique



Anthony Kergosien - ChatGPT, sur un prompt de Pierre Gévart

Michel Etareff - Florent Naud - Philippe Pinel - Jean Paris

Supplément numérique

GALAXIES 95

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 95, le supplément se compose d'un article en complément du dossier, d'une nouvelle distinguée par une mention au prix Alain le Bussy 2026, d'une nouvelle conçue par IA, et de quatre des nouvelles qui ont été citées par le Jury 2026.

II L'IA générative au fil du temps (article)

Marguerite Roussarie

XV Le son des mains (nouvelle)

Anthony Kergosien

XXIV Carnaval à Rio

ChatGPT, sur un prompt de Pierre Gévert

Prix le Bussy 2026 : Nouvelles citées

XXXVII Du régolite plein les mirettes

Michel Etareff

L Oraison

Florent Naud

LVII Titus et Bérénice

Philippe Pinel

LXVIII T. rex, Inc.

Jean Paris

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu



L'IA générative au fil du temps : chronologie critique de l'IA générative

Marguerite Roussarie

De la naissance de l'intelligence artificielle aux modèles capables de produire textes, images, musiques et vidéos, Marguerite Roussarie retrace ici les principales étapes d'une évolution rapide. Elle met également en lumière les controverses juridiques, sociales, économiques et artistiques suscitées par ces nouvelles technologies.

- En **1956**, la conférence de Dartmouth voit l'apparition du terme d'« intelligence artificielle » et l'émergence d'une discipline de recherche dédiée. Deux écoles s'opposent : l'école symbolique ou logiciste, et l'approche neuronale, qui finira par l'emporter
- En **1957**, le Perceptron de Frank Rosenblatt est la première machine fonctionnant sur le modèle des réseaux de neurones artificiels (la base de l'IA générative).
- **1966** : ELIZA de Joseph Weizenbaum est le premier *chatbot*, il simule un psychothérapeute en reformulant les affirmations du patient sous forme de questions.
- L'apprentissage profond (*deep learning*) se développe dans **les années 90**.
- **2014** : invention des réseaux antagonistes génératifs (RAG) qui permettent de générer des images réalistes.
- **2016** : Un gros loupé avec Tay, l'IA de Microsoft, qui n'a tenu que quelques heures avant d'être retirée de Twitter. Elle était conçue pour apprendre des utilisateurs, un peu trop : après avoir publié des tweets racistes et misogynes, elle a été déconnectée.
- **2017** : Les *Transformers* (non ce ne sont pas des robots de l'espace) révolutionnent le traitement du langage et mènent au développement de grands modèles de langage (LLM) comme GPT (*Generative Pre-trained Transformer*).



- En **2018**, Google crée BERT (*Bidirectional Encoder Representations from Transformers*), un algorithme qui utilise le traitement du langage naturel et les réseaux neuronaux.
- L'article 4 de la directive européenne Damun du 17 avril **2019** autorise les fouilles de contenus numériques, sauf si les auteurs ont utilisé l'*opt-out* (un procédé, compliqué à mettre en place, d'opposition lisible par la machine).
- En **2021** Google présente LaMDA 2 (pour *Language Model for Dialogue Applications*), une famille de LLM. Elle a fait sensation l'année suivante quand un ingénieur de Google a affirmé que le *chatbot* était capable de conscience artificielle. La communauté scientifique a largement rejeté cette affirmation.
- **Février 2022** : Naissance de Midjourney, une IA génératrice d'images qui fait tout de suite ses preuves.
- **Avril 2022** : Lancement de DALLÉ-2 par OpenAI. Trop tôt : l'IA génératrice d'images était encore en phase de test et faisait beaucoup d'erreurs.
- **Août 2022** :
 - ❖ *Théâtre D'opéra Spatial*, de Jason M. Allen, générée par Midjourney, gagne un concours de beaux-arts, la Colorado State Fair Fine Arts Competition.
 - ❖ Naissance de Stable Diffusion, une IA générative d'images dont la particularité est d'avoir un code source public.
- **Novembre 2022** : Ouverture du *chatbot* ChatGPT par OpenAI au public (version 3.5). L'accès est gratuit, le succès est fulgurant.
- **Janvier 2023** : Getty images entame une action en justice contre Stable.Ai pour usage **illégal de contenus de ses banques d'images**.
- **Février 2023** :
 - ❖ Microsoft et OpenAI deviennent partenaires. ChatGPT s'intègre au moteur de recherche Bing (Bing AI) et évolue pour pouvoir utiliser les connaissances d'internet en temps réel.
 - ❖ Google réagit en lançant Google Bard, une IA conversationnelle basée sur LaMDA, qui utilise le web pour fournir la meilleure réponse possible.

IV

- **Mars 2023 :**

- ❖ Victime de son succès et des *deep fakes* grandissants, Midjourney devient payant.

- ❖ *Cyberpunk : Momotarô* de Rootport, est le premier manga dont les dessins sont entièrement faits par Midjourney.

- ❖ Un rapport d'une banque américaine d'investissement établit qu'à l'échelle mondiale « L'IA générative pourrait exposer l'équivalent de 300 millions d'emplois à temps plein à l'automatisation » dans des domaines variés comme l'administratif, le juridique, la santé et le service, l'enseignement, etc. Et les arts bien sûr.

- **Juin 2023 :**

- ❖ *The Frost* est l'un des premiers courts-métrages de SF entièrement réalisé par IA.

- ❖ Après que la couverture de *La Fabrique de demain* ait fait scandale car générée par IA, *Le Livre de Poche* s'est engagé à bannir ce genre d'images et a fait rééditer le livre avec une couverture faite par un humain.

- **Juillet 2023 :** Lancement de Gen-2 par Runway, une IA pouvant générer des clips vidéo de quelques secondes à partir d'une image ou d'un prompt.

- **Mai à septembre 2023 :** les scénaristes d'Hollywood ont fait grève pour demander à protéger leurs œuvres de l'IA. Ils ont obtenu que l'usage de l'IA soit transparent (par exemple si on fournit un document créé par IA aux scénaristes cela doit être spécifié) et les IA ne peuvent pas écrire ou réécrire du contenu littéraire. Un scénariste peut utiliser l'IA avec l'accord de sa société et inversement.

- **Septembre 2023 :** George R. R. Martin et d'autres auteurs américains, soutenus par l'Authors Guild, la grande association professionnelle du secteur, ont intenté une action devant le tribunal de New York "contre l'entreprise qui a créé ChatGPT, l'accusant d'"alimenter" ou d'"entraîner" le programme d'IA avec leurs œuvres, pourtant protégées par le droit d'auteur", le tout sans autorisation, ni compensation financière.

- **Novembre 2023 :** L'IA de Microsoft appelé Copilot débarque en France dans la suite de logiciels de la firme (Word,



Outlook, Excel...) pour générer du texte ou de l'image. Copilot permet entre autres d'avoir des propositions de réponses dans les mails ou des reformulations de textes dans Word.

- **Décembre 2023** : Le New York Times a lancé des poursuites à l'encontre d'OpenAI, créateur du logiciel ChatGPT, ainsi que de Microsoft, son principal investisseur, pour violation des droits d'auteur.

- **Janvier 2024** : Une liste fuite avec 16 000 noms d'artistes utilisés pour entraîner Midjourney sans leur consentement.

- **Février 2024** :

- ❖ Google lance le grand modèle de langage (LLM en anglais) Gemini, la première IA capable d'analyser son environnement.

- ❖ OpenAI lance Sora, l'IA génératrice de vidéos à partir d'un prompt.

- ❖ Dans le même temps, Google dévoile Genie, l'IA qui crée des univers interactifs (jeux vidéo).

- ❖ La France entre dans la danse avec l'agent conversationnel Le chat créé par l'entreprise française MistralAI.

- **Mars 2024** :

- ❖ L'AI Act est adopté par le parlement européen, il vise à réglementer les dérives des IA génératives (comme les *deepfakes*).

- ❖ Le journal Le Monde signe un partenariat avec Open AI pour permettre à ChatGPT d'utiliser ses articles contre rémunération.

- **Avril 2024** : Début de la pétition *Touche pas à ma VF* pour soutenir les métiers de comédiens de doublage menacés par l'IA.

- **Mai 2024** : Grok, le chatbot à l'initiative d'Elon Musk (pour contrer ChatGPT), arrive sur X (ex-Twitter) en Europe. Cette IA a été conçue avec presque aucune barrière et un ton sarcastique affirmé. Ses réponses politiques ont créé beaucoup de polémiques. L'IA a un accès direct à X ; elle montre sans doute, une nouvelle fois après le désastre de Tay, que les réseaux sociaux ne sont pas une bonne base de données pour l'apprentissage de ces IA.

VI

- **Juin 2024** : Anthropic sort Claude Sonnet 3.5, une IA plus « éthique », entraînée pour être utile, sincère et inoffensive. Elle intègre parmi ses filtres des valeurs et principes inspirés de documents comme la Déclaration universelle des droits de l'homme de l'ONU.

- **Juillet 2024** : Le magazine américain *Wired* révèle que l'intelligence artificielle remplace petit à petit les employés de l'industrie du jeu vidéo. Des acteurs majeurs comme Activision Blizzard (*Call Of Duty*), utilisent désormais l'IA générative pour le développement des jeux. 10 500 personnes auraient été licenciées en 2023. Début 2024, les studios ont déjà licencié 11 000 personnes de plus.

- **Octobre 2024** : Apple rejoint enfin la danse en incluant de l'IA partout dans ses produits. Apple intelligence permet la génération de texte à partir de n'importe quelle application, peut générer des émojis (les genmoji), générer une image en entourant du dessin ou un texte... Siri devient un assistant plus performant en apprenant notre vie perso (y compris en pouvant surveiller notre écran ou lire nos messages...)

- **Décembre 2024** : L'U.S. Copyright Office s'oppose à ce que *Théâtre D'opéra Spatial*, que Jason M. Allen a créé via Midjourney, bénéficie de la protection du droit d'auteur. Elle estime que l'oeuvre n'est pas le résultat d'une création humaine (« *the Work lacks the human authorship necessary to support a copyright claim* »). M. Allen conteste ce refus et intente un recours judiciaire.

- **Début 2025** arrive une nouvelle évolution de l'IA générative : c'est l'IA « de raisonnement » avec un nouveau processus de « *private chain of thought* » (chaîne de pensée privée), pour simuler un raisonnement par étape, examiner leur dialogue interne et planifier avant de répondre. Les modèles de OpenAI en font partie, mais cela demande une somme de calcul si énorme que l'entreprise est réticente à la livrer au public. Chaque réponse à un prompt peut coûter plusieurs milliers de dollars suivant sa complexité. Le deuxième problème étant que ces nouvelles IA voient leur taux d'hallucination exploser sans que les chercheurs n'arrivent à expliquer pourquoi.

- **Janvier 2025** :

VII

❖ Sortie de DeepSeek R1, un chatbot chinois moins énergivore dit « de raisonnement ».

❖ Lancement prématuré de Lucie, une IA française, *open source* (transparente sur son fonctionnement et au code source modifiable). Le projet est soutenu par l'état (dans le cadre d'un plan d'investissement) et au niveau européen (consortium OpenLLM Europe favorisant la coopération autour des IA génératives ouvertes et éthiques), avec comme but la recherche et l'éducation. Ouverte au public beaucoup trop tôt, l'accès est fermé au bout de trois jours de moqueries (erreurs énormes comme attester l'existence d'œufs de vaches, manque de modération qui lui fait donner la recette de la méthamphétamine). Le projet est toujours en cours.

❖ Le secteur de la musique aussi est touché. La société allemande de gestion des droits d'auteur Gema a déposé une plainte contre Suno pour avoir intégré des enregistrements protégés à son système d'intelligence artificielle sans rémunération.

❖ Perplexity, un chatbot basé sur la recherche internet, prend son essor. L'IA est l'une des plus fiables qui existe et propose un contenu clair, académique et sourcé. L'entreprise a signé plusieurs accords pour utiliser les contenus de médias comme le Time, Wordpress, Numerama, Le Monde... Avec la fonctionnalité de « recherche profonde », Perplexity peut produire des rapports très détaillés à partir de plusieurs dizaines de sources.

• **Février 2025** : Les voix de synthèse se généralisent, par exemple pour créer des voix off sur des vidéos ou pour des livres audios (chez Spotify). Dans le même temps, les sous-titres générés par IA s'étendent sur des plateformes de streaming (chez Crunchyroll).

• **Mars 2025** :

❖ Des arnaqueurs utilisent l'IA pour faire croire que Brad Pitt a un cancer afin que leur victime paye ses frais médicaux.

❖ Diffusion au Japon de *Twins Hinahima*, premier anime généré à 95 % par IA

VIII

❖ Les trois plus gros syndicats français du livre (SNE, SGDL, SNAC) assignent le groupe Meta (Facebook) en justice pour contrefaçon et « parasitisme économique »

• Avril 2025 :

❖ Douze actions en justice intentées contre OpenAI et Microsoft pour violation de droits d'auteur ont été regroupées à New York.

❖ Llama 4 de Meta est là ; son déploiement est bloqué en Europe grâce à l'IA Act. On le retrouve néanmoins intégré dans les applications de Meta (Facebook, Instagram, Whatapp).

❖ Avec ShooopingGPT, ChatGPT propose désormais des suggestions de produits afin de rechercher, comparer et acheter directement dans le chat (seulement en Amérique).

❖ Le directeur général de Microsoft révèle que 20 à 30% du code de programmation en interne est désormais écrit par de l'IA. Dans le même temps, deux vagues de licenciement suppriment des milliers de postes dans les équipes techniques.

• Mai 2025 :

❖ Aux États-Unis, la famille d'une victime a créé une vidéo avec l'IA pour que la victime parle à son procès pour meurtre.

❖ Google présente *Flow*, outil dopé à l'IA Véo3, pour générer des petits films à l'image d'un réalisme parfait. Des personnes, des voix... tout.

❖ Avec NotebookLM, Google propose un « résumé audio » : donnez-lui des fichiers, questionnez-le sur un sujet, et il génère un podcast avec deux voix artificielles débattant du sujet en question.

• **Juin 2025** : Disney et Universal portent plainte contre Midjourney, l'accusant d'avoir piraté les bibliothèques d'images des deux studios hollywoodiens (par exemple on peut générer des images avec Dark Vador ou les Minions).

• **Juillet 2025** : Crunchyroll est épinglée sur ses sous-titres générés par IA sur l'anime *Necronomicon* : outre des phases qui n'ont plus aucun sens, un personnage prend une photo en disant

IX

« fromage ! » (Traduction littérale de *cheese*). Un sous-titre allemand tient la palme avec carrément écrit « ChatGPT said » (ChatGPT a dit).

• Aout 2025 :

- ❖ Avancée de Google avec Genie 3 : génération en 3D d'environnements interactifs bluffant et modifiables en temps réel. Le futur des jeux vidéo ?
- ❖ Toujours par Google, lancement de Nano Banana, une IA permettant de générer des images ou de faire des retouches avancées sur des photos (en préservant par exemple les visages, etc).

• Septembre 2025 :

- ❖ La voix française de Lara Croft, Françoise Cadol, a mis en demeure l'éditeur des jeux vidéo Tomb Raider pour avoir utilisé l'IA pour copier sa voix, afin de créer de nouvelles répliques, sans son accord. Devant la polémique, l'éditeur a finalement retiré les répliques générées par IA.
- ❖ Vague d'indignations face à « Tilly Norwood », la première actrice générée par IA, mettant en avant le danger qui plane sur le cinéma.
- ❖ La Californie, berceau d'Hollywood, vote une loi encadrant l'IA, notamment pour interdire la « réplique numérique de la voix ou de l'image à la place des services réels de l'individu » à moins que ledit individu ait donné son consentement. De même les possibilités de copies d'acteurices décédées ont été réduites.
- ❖ Anthropic (la société de l'IA Claude) a signé un chèque d'1,5 milliard de dollars pour régler un recours collectif d'auteurs – Claude avait été épinglé pour avoir été entraîné sur des œuvres protégées.

• Octobre 2025 :

- ❖ Une loi audacieuse est votée au Danemark pour lutter contre les *deepfakes*. Cette loi accordera à chaque citoyen la pleine propriété de sa ressemblance, y compris son visage et sa voix, afin qu'aucune IA ni entreprise ne puisse les reproduire sans son consentement. Une avancée majeure pour les droits de l'homme numérique.



❖ Amazon annonce qu'il va licencier plus de 30 000 postes, l'objectif étant que 75 % des opérations soient prises en charge par des IA et des robots.

❖ Suite à la sortie de Sora 2 les réseaux sociaux sont inondés de *deepfakes* vidéos, notamment de célébrités mortes comme Mickael Jackson ou Robbin Williams.

❖ OpenAI signe des accords commerciaux avec Paypal et les supermarchés américains Walmart. Objectif : faciliter les achats directement dans le chat de ChatGPT. Le futur selon eux : que l'IA « aide les clients à anticiper leurs besoins avant même qu'ils ne le fassent eux-mêmes ».

❖ Pour concurrencer Wikipédia, Elon Musk lance Grokipedia : l'encyclopédie en ligne pour la forme, les réponses de l'IA Grok pour le fond. Le Grokipedia pose problème car il donne libre cours à des propos extrémistes, voire clairement révisionnistes ou négationnistes. Ainsi Grok parle des « bienfaits » de l'Allemagne nazie avant d'évoquer brièvement la Shoah, ou encore affirme que les chambres à gaz du camp d'extermination d'Auschwitz ont été conçues pour la désinfection contre le typhus plutôt qu'à des exécutions massives. Une enquête est en cours (diligentée par la section de lutte contre la cybercriminalité du parquet de Paris).

❖ Le trafic du Wikipédia, ponctionné par les IA, connaît une baisse historique. Car lorsqu'un internaute pose une question à une IA, elle amalgame les informations des sites sans que l'internaute n'aille sur les sites en question. À terme, les sites comme le Wiki dépérissent car la navigation internet est leur moyen de subsistance.

❖ OpenAI lance ChatGPT Atlas, un navigateur internet où ChatGPT s'incruste partout pour faire les choses à votre place. Avec la technologie ChatGPT Agent (que l'on trouve déjà dans le chatbot), l'IA peut contrôler votre navigateur et faire des tâches pour vous comme compléter un tableur en accédant à des informations en ligne, effectuer des recherches et de les résumer... ou de réserver des vacances. En jeu le respect des données

XI

privées, le problème des hallucinations, et tout simplement notre libre arbitre.

• Novembre 2025 :

❖ La société d'Elon Musk xAI a été jusqu'à exiger de ses employés qu'ils fournissent leurs visages et leurs voix, avec une « licence perpétuelle », pour créer Ani, l'un des deux nouveaux chatbots... à vocation sexuelle.

❖ En Chine, des séries très courtes (certains épisodes font moins de 30 secondes) générées par IA font le buzz malgré leurs incohérences. Comme « le démon renard à neuf queues tombe amoureux de moi » : scénario par ChatGPT, Midjourney pour les images de bases, KlingAI pour en faire des vidéos et Suno pour le son. Le créateur de la série estime pourtant qu'il s'agit d'une création originale (!). Il s'est même engagé dans une procédure judiciaire visant une personne ayant plagié « sa » série.

❖ L'IA s'attaque au secteur jeunesse : après des livres de coloriages faits par IA, le magazine Histoire Junior se sépare de ses illustrateurs (dont certains là depuis le treize ans) pour les remplacer par de l'IA.

❖ Manifestation contre l'emploi de l'intelligence artificielle au Salon du Livre de Montréal. Certains s'effraient du nombre de couvertures faites par IA proposées sur le salon.

❖ Une première victoire contre OpenAI sur les droits d'auteurs de chansons en Allemagne : « *la reproduction des textes des chansons dans les résultats du chatbot* » constitue « *des atteintes aux droits d'exploitation protégés par le droit d'auteur* », a jugé un tribunal de Munich.

• Décembre 2025 :

❖ La mode des *deepfakes* vidéos est aux fausses vidéosurveillances en noir et blanc, comme si la caméra était logée dans la sonnerie de la porte d'entrée, car les erreurs passent un peu plus inaperçues. Ainsi, une fausse vidéo nocturne de lapins sautant sur un trampoline a été vue des millions de fois.

❖ De grandes enseignes, comme Coca ou McDo, font désormais leurs pubs de Noël par IA. Mais c'est

XII

Intermarché qui fait le buzz avec un conte de Noël sensible fait par un studio humain.

❖ Amazon Prime Vidéo a voulu sortir des doublages d'animes, ni vu ni connu, avec des voix IA. Mais ils se sont fait épinglés. À cause du *bad buzz*, Amazon retire une partie des doublages incriminés.

❖ OpenAI et Google sont désormais en guerre ouverte, et Disney a choisi son camp. Disney poursuit Google (Gemini) pour violation du droit d'auteur, tout en investissant 1 milliard de dollars pour OpenAI. Disney a signé un accord historique donnant les droits sur 200 personnages. À terme la possibilité de générer des images de Mickey dans ChatGPT ou des vidéos de la Reine des Neiges dans Sora. Le contrat est à double sens : Disney prévoit d'implanter l'IA aussi bien auprès de ses employés que dans son service de streaming Disney+ (en diffusant les vidéos générées par Sora par exemple).

❖ Dans le monde du jeu vidéo, l'utilisation de l'IA générative fait polémique. Le patron de Larian (*Baldur's Gate 3*) en fait la promotion, pour lui l'utiliser dans la recherche de référence est normale. Le cas est plus complexe avec le jeu vidéo français *Clair Obscur : Expedition 33*, qui après avoir gagné les Indie Game Awards, perd ses titres de « jeu de l'année » et de « meilleur premier jeu ». La raison : l'utilisation de l'IA générative lors de sa création, sachant qu'un patch aurait supprimé les derniers éléments incriminés afin d'en faire un jeu 100% dessiné par des humains.

❖ Une agence japonaise d'acteurs de doublage a passé un accord majeur avec la compagnie IA ElevenLabs pour créer des doublages générés par IA dans d'autres langues à partir de 400 voix d'acteurs partenaires.

- **Janvier 2026 :**

❖ Scandale sur X, des internautes demandent à Grok, simplement en commentaires d'une photo, de dénuder des femmes. Des enfants et des ados, comme l'actrice de *Stranger Things* Nell Fisher (14 ans), en ont aussi fait les frais. Devant le *bad buzz* mondial l'option de génération d'images est devenue payante, puis a été

XIII

règlementée en interne sous la pression du procureur général de Californie. Une enquête du parquet de Paris est en cours, ainsi que du côté du régulateur britannique de la protection de données.

❖ Au Québec une soixantaine de maisons d'édition ont rejoint le collectif d'artistes Regroupement pour l'art humain (RAH), dont la mission est de préserver la création humaine dans le domaine artistique.

❖ La crise du Venezuela devient l'un des premiers sujets d'actualité couverts par les *deepfakes* et très rapidement : en quelques jours de fausses photos de l'ancien président arrêté par l'armée américaine inondent les réseaux. Des photos et vidéos de Vénézuéliens heureux de l'arrestation manu militari sont partagés par des personnes très influentes (comme Elon Musk ou Trump lui-même). Ces *deepfakes* venant justifier l'attaque américaine, on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas d'une manipulation volontaire de l'opinion publique.

❖ Apparition massive de faux profils Instagram avec un flood de vidéos montrant des « influenceuses » en train de danser par exemple... sauf que les personnes en question n'existent pas. Ces *deepfakes* vidéos poussent toujours plus loin le faux-semblant et touchent la vallée de l'étrange, ce sentiment de malaise que l'on ressent devant un robot visuellement trop proche de l'humain. Comme le dit le Wikipédia : « Un robot se situant dans la 'vallée de l'étrange' n'est plus jugé selon les critères d'un robot réussissant à se faire passer pour un humain mais est inconsciemment jugé comme un humain ne parvenant pas à agir d'une façon normale. »

- **Mars 2026 :**

❖ OpenAI ferme Sora, l'IA génératrice de vidéo, pas assez rentable, et renonce à son deal avec Disney+.

❖ Scandale autour des lunettes Meta Ray-Ban dotées de caméra et d'IA : des vidéos et photos sensibles, prises à l'insu de leur propriétaire, ont été examinées par du personnel au Kenya pour être analysées, annotées et servir d'entraînement aux systèmes d'intelligence artificielle du groupe. La Commission

XIV

européenne a été interpellée et un recours collectif en Californie est en cours.

- **Juin 2026** : sur Instagram les arnaqueurs profitent de l'IA générative pour générer de faux comptes d'artisans dans le but de vendre des produits de dropshipping. Vidéos où l'on voit « l'artisan » travailler ou pleurer par manque de ventes, photos des produits, site avec commentaires dithyrambiques, tout est généré par IA. Pire, certains artisans ne font voler les photos de leurs travaux et usurper leur identité.
- **Juillet 2026** : Un hacker pirate Suno et dévoile comment l'IA génératrice de musique s'est entraînée sur des milliers d'heures de musiques protégées (en pillant Youtube, Deezer et Genius).

© Marguerite Roussarie 2026

Anthony Kergosien

Dans un Dakar futur où le silence est devenu une norme sanitaire, Amara Diop cartographie les derniers quartiers encore bruyants. À Sandaga, le marché résiste par ses voix, ses rythmes et ses gestes. Entre les chiffres de l'Agence et ce que son propre corps reconnaît, l'ingénieure découvre qu'un son peut être plus qu'une nuisance : une mémoire vivante.

LE CAPTEUR DIRECTIONNEL PÈSE 1,2 KILO. Amara Diop le pose sur le trottoir de l'avenue Blaise Diagne, secteur Plateau, ajuste le trépied, lance la séquence de mesure. L'écran affiche les bandes de fréquences en temps réel, barres vertes qui montent et descendent comme un pouls aplati. Tout est vert. Le Plateau a été optimisé en 2045, il y a deux ans. Les amortisseurs sont logés dans les façades, dans les lampadaires, dans le mobilier urbain. Ils absorbent, filtrent, redistribuent. Le seuil réglementaire est de 55 décibels en zone résidentielle diurne. Le capteur affiche 52.

Amara range l'appareil dans sa sacoche. Elle marche vers la station suivante, quatre cents mètres au sud, et elle sent cette chose dans sa poitrine. Cette pression plate, sourde, qui s'installe chaque fois qu'elle entre dans un secteur traité. Pas une douleur. Pas de l'anxiété. Quelque chose de plus physique. Comme si l'air pesait un gramme de trop par centimètre carré. Les médecins de l'Agence appellent ça une "perception résiduelle de contraste". Bénin, fréquent chez les ingénieurs acoustiques. Le corps s'habitue.

Celui d'Amara ne s'habitue pas. Huit ans de terrain, douze secteurs cartographiés, six certifications. La pression revient à chaque fois.

Elle a trente-quatre ans. Ingénieure acoustique à l'Agence de Régulation Sonore de Dakar. Un CDD de trois ans, renouvelé une fois. Le prochain renouvellement dépend de l'évaluation en cours. Le secteur en cours, c'est Sandaga.

Le plus grand marché de Dakar. La dernière zone non optimisée du centre-ville. Deadline : dix jours.

Sa cheffe, Mme Faye, a été claire lors de la réunion d'attribution. Elle avait posé ses deux mains à plat sur la table, les doigts écartés, et dit : "Sandaga, c'est votre certification. Une cartographie propre. Pas d'observations, pas de notes en marge. Des chiffres et une

XVI

recommandation." Amara avait hoché la tête. Elle savait ce que "pas d'observations" voulait dire. Son rapport sur la Médina, six mois plus tôt, contenait trois pages de remarques sur les effets de l'optimisation sur la vie sociale du quartier. Les enfants ne jouaient plus dans la rue. Les vendeurs ambulants avaient disparu. Les vieux qui discutaient sur les bancs le soir étaient rentrés chez eux. Pas parce que c'était interdit. Parce que dans le silence optimisé, chaque voix devenait une intrusion. Parler fort dans un quartier traité, c'est comme crier dans une bibliothèque. On ne vous sanctionne pas. On vous regarde.

On lui avait demandé de retirer les trois pages, et elle les avait retirées. Mais à l'Agence, on se souvient.

*

Le centre médical de Fann occupe un bâtiment des années 2020, rénové, blanchi, équipé d'amortisseurs de dernière génération. Zone thérapeutique : seuil abaissé à 35 décibels. Mariama Diop est dans la chambre 214, aile est, unité de soins pour démence neurosensorielle de type III.

Amara signe le registre des visites. L'infirmière de jour lève les yeux de son écran. C'est elle qui a appelé pour le fredonnement. "Ça arrive avec les DNS de type III", dit-elle. "Des réflexes laryngés. Rien de significatif sur le plan clinique." Elle se retourne vers son écran. Le couloir est silencieux. Pas le silence d'un lieu vide. Le silence fabriqué, dense, compressé, qui est celui des zones traitées. Un silence qui a un poids. Amara le sent dans sa poitrine dès qu'elle pousse la porte de l'aile est. La pression, encore. Sur le sternum, cette fois, plus précise que dans la rue, peut-être parce qu'ici le silence a le visage de quelqu'un.

Mariama est assise dans le fauteuil médicalisé, près de la fenêtre. La fenêtre donne sur un jardin intérieur où rien ne bouge. Sa mère porte une blouse bleue, des chaussettes grises. Ses cheveux sont tressés, quelqu'un s'en occupe, sans doute les aides-soignants. Ses mains sont posées sur les accoudoirs, ouvertes, inertes. Elle ne tourne pas la tête quand Amara entre.

Onze mois sans un mot. La DNS de type III attaque les circuits auditifs d'abord, le langage ensuite. Les neurologues de Fann ont expliqué à Amara que le cerveau de sa mère n'arrive plus à trier les sons. Tout arrive en même temps, sans filtre, sans hiérarchie. Un robinet qui coule a le même poids qu'une voix humaine. Le bruit du monde est devenu un bloc compact, et le cerveau de Mariama a fermé la porte. Elle entend, techniquement. Elle ne décode plus.

Amara s'assied sur la chaise en plastique. Elle prend la main de sa mère. Les doigts ne se referment pas.

XVII

"J'ai entendu le message", dit Amara. "Tu as fredonné."

Mariama regarde le jardin.

"L'infirmière dit que c'est un réflexe. Un truc laryngé."

Rien. Les yeux de Mariama suivent quelque chose dans le jardin, un mouvement de feuille ou de lumière, impossible à dire.

Amara reste une heure. Le moniteur de chambre affiche les paramètres vitaux, la fréquence cardiaque, la saturation en oxygène. En bas de l'écran, le spectre sonore de la chambre : une ligne plate, verte, stable. 34 décibels. Conforme.

En sortant, elle croise Ibou dans le couloir. Ibou est aide-soignant de nuit, mais il vient parfois le jour pour les remplacements. Il vit à Guédiawaye, un des quartiers périphériques que l'Agence n'a pas encore traité. Il porte, fichés dans les oreilles, deux petits cylindres de mousse jaunâtre qu'il taille lui-même.

"Tu as vu ta maman ?"

"Elle n'a rien dit."

Ibou hausse une épaule. "Les machines disent rien non plus. Ça veut pas dire qu'il se passe rien."

Amara ne répond pas. Elle sort dans la lumière de l'après-midi. La pression dans sa poitrine l'accompagne jusqu'au parking.

*

Le premier matin à Sandaga, le son la frappe comme un mur d'eau chaude.

Elle a garé la voiture de service rue Sandiniéry, à la lisière du périmètre. Quand elle ouvre la portière, le vacarme entre d'un bloc. Pas un bruit. Un organisme. Des couches empilées, compressées, vivantes. Les klaxons des cars rapides sur l'avenue Émile Badiane. Les vendeurs qui crient les prix en wolof, en français, en arabe. Trois radios superposées, chacune sur une station différente, et par-dessus les radios une voix de femme qui chante quelque chose d'aigu et de nasillard. Le claquement des bâches qu'on déplie. Le métal des étals qu'on assemble. Les moteurs. Les enfants. Un coq, quelque part, qui n'a pas compris l'heure.

Et la compression dans sa poitrine disparaît.

D'un coup, comme un bouchon qu'on retire. L'air n'a plus ce poids artificiel. Il est chargé, saturé, excessif, mais il circule. Amara reste debout à côté de la voiture, la sacoche de mesure à l'épaule, et elle respire.

Elle passe trois jours à cartographier. Méthodique. Quarante-deux points de mesure, six bandes de fréquences, relevés toutes les heures de 6 h à 22 h. Les chiffres sont catastrophiques. Sandaga dépasse les seuils sur toutes les bandes, tout le temps. Le pic est à 14 heures : 97

XVIII

décibels sur la bande 1, l'équivalent d'une tronçonneuse. Le minimum est à 5 h 30, avant l'ouverture : 61 décibels, déjà au-dessus du seuil résidentiel. L'algorithme de l'Agence colore tout en rouge. Rouge partout. Sandaga est, selon les données, une zone d'urgence sanitaire.

Amara sait que les données disent vrai. Le bruit tue. Les études sont formelles. La démence neurosensorielle, celle de sa mère, est liée à l'exposition prolongée. Elle le sait mieux que personne.

Elle sait aussi que les données ne disent pas tout.

Le troisième jour, elle retire ses protections auditives pour la première fois depuis le début de la cartographie. Elle est au cœur du marché, secteur 14, l'allée des poissonnières. Les étals sont des tables en bois brut couvertes de bâches bleues qui claquent quand le vent s'y engouffre. Le sol est mouillé, glissant, l'eau de fonte des glaces mêlée à l'eau de rinçage colle aux semelles de ses chaussures de terrain. La chaleur est différente de celle de la rue, plus épaisse, chargée de vapeur et de corps. L'odeur est frontale : sel, écaille, citron, fumée de charbon, gaz d'échappement, et par en dessous, l'odeur métallique du sang de poisson qui sèche sur le bois des étals. Amara sent la sueur perler dans son dos, sous la sangle de la sacoche de mesure. Ses avant-bras nus sont mouillés, elle ne sait pas si c'est la condensation ou les éclaboussures d'un étal voisin.

Et sous le vacarme, elle entend les couches.

Ce n'est pas du bruit. C'est un tissu. Les cris des vendeurs forment la trame, régulière, cadencée, presque musicale. Les moteurs sont la basse continue. Les radios sont des fils de couleur qui traversent la trame. Et en dessous de tout, dans la bande 3, les fréquences basses, il y a un bourdonnement que le capteur enregistre mais que l'algorithme ne distingue pas du bruit de fond.

Amara le distingue.

C'est la femme assise sur un tabouret de plastique vert, à l'angle de l'allée. Cinquante ans, peut-être soixante. Un tablier en toile cirée, des bottes en caoutchouc. Elle écaille un capitaine avec un couteau à lame courbe, des gestes rapides, précis, et elle fredonne. Pas une chanson. Pas un air identifiable. Un bourdonnement bas, continu, tonal, calé sur le rythme de ses mains. Le son que font les femmes qui travaillent en chantant sans le savoir.

Sur l'écran de la tablette, le capteur classe ce son : "Bruit ambiant non significatif. 47 dB. Bande 3."

Amara regarde la femme. La femme ne la regarde pas. Elle écaille. Elle fredonne. Le poisson brille sous la bâche bleue.

XIX

Mme Faye appelle le quatrième jour. L'affichage du téléphone indique Almadies, direction générale.

"Le rapport intermédiaire manque de données sur la bande 3."

"Je complète demain."

"Amara, je regarde vos chiffres. Sandaga est au-dessus des seuils sur toutes les bandes. C'est une certification de catégorie 4, remplacement intégral. Pourquoi demander un délai ?"

"Les combinaisons de fréquences sont inhabituelles. Je veux vérifier la calibration."

Un silence. Amara entend le cliquetis d'un clavier à l'autre bout de la ligne. Les Almadies. Un bureau climatisé, des écrans, des données propres.

"La calibration a été vérifiée avant votre départ. Vos instruments sont conformes."

"Je sais."

"Alors finissez la cartographie et envoyez la certification. On n'attend pas de vous des observations. On attend une cartographie."

Amara raccroche. La compression est revenue dans sa poitrine. Plus serrée qu'à Fann, plus serrée que sur le Plateau. C'est la pression d'un choix qui n'a pas encore de forme. Elle pense au rapport de la Médina. Aux trois pages retirées. À la phrase de Mme Faye lors de l'attribution : "Pas d'observations." Elle pense à son CDD. À son loyer, rue Carnot, le petit deux-pièces au quatrième sans ascenseur. À sa spécialisation, acoustique environnementale, un domaine étroit, pas beaucoup de postes, encore moins si on vous colle l'étiquette "difficile".

Elle ouvre les données de Sandaga sur son écran. Tout est rouge. Tout est vrai. Tout est insuffisant.

*

Elle retourne à Fann le cinquième soir. Après les heures de visite. Ibou est de garde. Il la laisse entrer sans rien dire, juste un geste du menton vers le couloir.

La chambre 214 est dans le noir. Le moniteur projette sa lueur verte sur le mur. Mariama est dans le fauteuil, les yeux ouverts. Elle ne dort pas. Elle ne veille pas non plus. L'état que les infirmières appellent "présente-absente" dans leurs notes de service. Ses mains sont posées sur les accoudoirs, comme si personne ne les avait bougées. Sa respiration est lente, régulière. Les amortisseurs de la chambre filtrent tout au-dessus de 35 décibels et tout en dessous de 20 hertz. La zone thérapeutique. Calibrée pour le repos neuronal. Calibrée pour que le cerveau de Mariama cesse de recevoir ce qu'il ne peut plus trier.

Amara s'assied par terre, le dos contre le mur. Le carrelage est froid à travers le tissu de son pantalon. Elle sent les joints entre les



dalles sous ses cuisses, la régularité de la grille, le mur lisse et frais dans son dos. Elle sort ses écouteurs de travail, les écouteurs à isolation de fréquence, ceux qui permettent d'écouter le monde bande par bande. Ses doigts tremblent un peu en branchant la fiche sur la prise auxiliaire du moniteur. Pas de froid. Pas de peur. Le tremblement de quelqu'un qui cherche quelque chose sans savoir si c'est là.

Elle commence par les hautes fréquences. Rien. Les amortisseurs font leur travail. Elle descend. Bande 5, bande 4. Le souffle de la climatisation, filtré, à peine un murmure. Bande 3. Le bourdonnement du moniteur lui-même, sa vibration électrique, 50 hertz, le courant alternatif. Bande 2.

Un son.

Pas le moniteur. Pas la climatisation. Pas les amortisseurs. Un son qui vient du fauteuil. De la gorge de Mariama, ou de sa poitrine, ou de plus profond. Un bourdonnement tonal, bas, continu. Régulier comme un battement mais ce n'est pas le cœur, le rythme est différent, plus lent, plus ample. Le son se situe dans la bande des fréquences que les amortisseurs ne couvrent pas. La zone morte. Entre 25 et 40 hertz. Les filtres s'arrêtent à 20 et reprennent à 45. Entre les deux, un espace vide dans la nomenclature, parce qu'aucun son courant ne s'y loge. Aucun son connu. Aucun son répertorié.

Sa mère chante dans la fissure du système.

Amara ferme les yeux. Le bourdonnement remplit les écouteurs. Il remplit la chambre. Il passe dans le sol, dans le carrelage, dans les os de ses genoux, dans sa colonne vertébrale appuyée contre le mur. Elle ne l'entend plus seulement par les oreilles. Elle le reçoit par le squelette. Il a la même fréquence, la même texture, la même qualité tonale que le fredonnement de la vendeuse de poissons de Sandaga. Ce n'est pas la même femme, ce n'est pas le même lieu, ce n'est pas la même vie. Mais c'est le même son. Le son des mains qui travaillent et de la gorge qui accompagne. Le son des femmes de Sandaga, de la Médina, de Guédiawaye, de tous les marchés que les cartes de l'Agence sont en train de colorier en rouge. Le son que l'algorithme appelle "bruit ambiant non significatif" et que le corps d'Amara reconnaît comme la chose la plus ancienne qu'elle ait jamais entendue.

La compression dans sa poitrine se fissure. Pas un relâchement. Une fracture fine, nette, le long du sternum, comme si un matériau rigide cédait sous une pression trop longue. Quelque chose passe à travers. Pas de l'air. Du son.

Elle reste par terre dans le noir. Le bourdonnement de sa mère continue. Le moniteur affiche une ligne plate sur les fréquences

XXI

répertoriées. Dans la zone morte, rien. Personne ne surveille la zone morte.

Ibou passe la tête dans l'embrasure de la porte. Il regarde Amara assise par terre avec ses écouteurs, les genoux remontés, les yeux fermés. Il ne dit rien. Il attend. Puis il entre, s'adosse au mur d'en face, croise les bras.

"Tu entends quelque chose ?"

"Ma mère chante."

Ibou ne demande pas comment, ni sur quelle fréquence. Il hoche la tête.

"Chez moi à Guédiawaye, y a pas d'amortisseurs. Le bruit, c'est les gens. Le matin c'est les coqs et les moteurs. Le soir c'est les télévisions et les enfants. La nuit c'est les chiens et les camions-citernes." Il fait une pause. "C'est quand y a plus de bruit que j'ai peur."

Amara ouvre les yeux. Le vert du moniteur éclaire le visage d'Ibou par en dessous. Les bouchons en mousse jaune dépassent de la poche de sa blouse.

"Les bouchons, c'est pour quand ?"

"Pour quand je choisis."

*

Les données de Sandaga sont ouvertes sur l'écran du bureau de l'antenne régionale. Il est trois heures du matin. Le bâtiment est vide. La climatisation est coupée. Le silence du bureau n'est pas un silence optimisé, c'est un silence ordinaire, avec le bourdonnement de l'ordinateur, le grésillement du néon de secours dans le couloir, le bruit sourd de la ville au-delà des fenêtres.

Le formulaire de certification affiche 42 points de mesure. Tous en rouge. La recommandation par défaut est "optimisation intégrale, catégorie 4, installation d'amortisseurs sur l'ensemble du périmètre". Le curseur clignote sur le champ de validation.

Amara ouvre le détail du secteur 14. Marché aux poissons. Allée est. Le seuil validé est de 55 décibels. Le relevé moyen est de 78. L'écart est de 23 décibels. Catégorie rouge, traitement prioritaire. En bas du formulaire, un champ grisé : "Ajustement terrain (marge instrumentale +/- 5 dB)". Le champ existe pour les cas de calibration. Personne ne l'utilise.

Elle regarde le chiffre. 55. C'est le même seuil pour le Plateau et pour Sandaga. Le même chiffre pour une avenue optimisée où le silence pèse sur les trottoirs et pour une allée de marché où des femmes écaillent du poisson en fredonnant. Le formulaire n'a pas de colonne pour la différence.

Amara clique sur le champ grisé. Il s'ouvre. Elle tape +3.

XXII

Trois décibels. La différence entre un murmure et une conversation. La différence entre un marché qui s'éteint et un marché qui respire. Trois décibels ne changeront pas les relevés globaux. La certification restera en catégorie 4. Les amortisseurs seront installés. Mais avec un ajustement de +3 sur le secteur 14, le calibrage des filtres sera différent. Plus lâche. Les fréquences basses passeront. Le fredonnement des femmes ne sera pas filtré. Le son que l'algorithme ne sait pas nommer continuera.

Peut-être. Si personne ne vérifie les données brutes. Si personne ne compare le seuil du secteur 14 avec les seuils standards. Si la prochaine évaluation, dans deux ans, ne détecte pas l'écart. Trois décibels, c'est peu. C'est aussi la marge d'erreur instrumentale. Si quelqu'un pose la question, Amara dira : bruit de fond résiduel, calibration terrain. C'est plausible. C'est invérifiable.

C'est aussi un mensonge.

Elle pense à sa mère qui fredonne dans la zone morte. Elle pense à la vendeuse de poissons qui fredonne dans la bande 3. Elle se demande combien de poissonnières de Sandaga finiront dans une chambre comme celle de Fann. Elle pense aux quartiers déjà traités, la Médina, le Plateau, Colobane, où le silence pèse sur les rues comme un couvercle, où les enfants ne crient plus et les vieux ne parlent plus sur les bancs. Elle pense que l'Agence a raison, que le bruit tue, que sa propre mère en est la preuve. Elle pense que l'Agence a raison et que le formulaire a tort et que ces deux choses sont vraies en même temps.

Elle enregistre le fichier. Elle ferme l'écran. Le néon du couloir grésille.

*

Le rapport part à 8 h 12. Le serveur de l'Agence accuse réception. Conforme. Seuils validés. Amortisseurs programmés pour le trimestre suivant. Amara signe la feuille de mission, rend le kit de mesure, récupère sa voiture sur le parking de l'antenne.

Le soleil de neuf heures tape déjà sur le pare-brise. L'air qui entre par la vitre ouverte sent le goudron chaud et la fumée de thiouraye que brûle la vendeuse d'encens à la sortie du péage. Dakar bourdonne autour d'elle. Les cars rapides, les vendeurs de café Touba au bord de la route, une radio qui joue du mbalax quelque part dans un atelier de couture. Du bruit. Des gens. Le volant est chaud sous ses paumes.

Sur l'autoroute, la vitre est ouverte. La radio est éteinte. Le vent entre dans l'habitacle avec le bruit du moteur et celui du bitume sous les pneus. Pour la première fois depuis des mois, il n'y a pas de compression dans sa poitrine. Pas de pression plate, pas de poids sur le sternum. Juste le vent, et le moteur, et la ville.

XXIII

Quelque part à Fann, dans une chambre où les amortisseurs filtrent tout sauf ce qu'ils ne connaissent pas, Mariama Diop fredonne dans la zone morte. Le moniteur affiche une ligne plate. Dans la bande que personne ne surveille, le son continue.

À Sandaga, le marché ouvre. Les bâches se déplient. Les étals se montent. Les vendeurs crient les prix. Les radios s'allument. Un camion recule quelque part avec un bip régulier que personne n'écoute. Et dans l'allée du secteur 14, une femme s'assied sur un tabouret vert, prend un poisson, prend un couteau, et fredonne.

Trois décibels.

© Anthony Kergosien 2026



Travailleur humanitaire, Anthony Kergosien déploie régulièrement sur des crises. Ce qu'il voit là-bas et ce qu'il retrouve en rentrant se ressemblent plus qu'on ne croit : les mêmes logiques, à des intensités différentes. Et partout, dans les deux mondes, des gens qui tiennent quand même. Qui s'entêtent à faire ce qui compte. C'est ça qui le fait écrire. Entre les missions, il publie de la fiction sur theweave.art. C'est le même élan.

XXIV

CARNAVAL À RIO

**ChatGPT,
sur un prompt de Pierre Gévart**

Ceci est le résultat d'une expérience tentée pendant le concours littéraire « Alain le Bussy 2026 ». J'ai soumis à une intelligence artificielle un prompt de 61 mots, que vous trouverez ci-après, et j'ai demandé à l'IA d'écrire un texte répondant au règlement du Prix. Je n'ai pas ajouté ni retranché un mot, et j'ai soumis le texte tel quel au jury. Celui-ci, loin de repérer la supercherie, a classé ce texte parmi les finalistes... Je l'ai retiré avant le deuxième tour, mais je vous le sou mets, à votre tour...

Pierre Gévart

Le Prompt : Écris-moi une histoire en 5000 mots. Thème : les extraterrestres débarquent à Rio de Janeiro au milieu du Carnaval. Du coup, tout le monde les prend pour une troupe masquée. Ils essaient vainement d'établir un contact avec les chefs de la terre, mais il n'y en a pas, et ils finissent dans une clinique psychiatrique, aux mains d'un chirurgien esthétique fou.

LA PREMIÈRE FOIS QUE LE VAISSEAU apparut au-dessus de Rio de Janeiro, il ne fit ni explosion de lumière ni grondement apocalyptique. Il arriva comme arrive une idée fixe : sans prévenir, et pourtant parfaitement à sa place.

C'était une nuit de Carnaval. Une de ces nuits où la ville semble avoir été peinte par une main ivre de couleurs : les rues ruisselaient de paillettes, les trottoirs vibraient sous la basse, les balcons débordaient de gens, et l'air même paraissait parfumé de sueur, de bière tiède, de fleur d'oranger et d'ozone. Les tambours des baterias faisaient trembler les façades comme si les immeubles, eux aussi, avaient un cœur.

Le vaisseau se posa au-dessus du Sambodrome, sans toucher le sol, suspendu à quelques mètres du bitume comme un ballon d'enfant trop bien tenu par une ficelle invisible. De loin, on aurait pu le prendre pour une sculpture contemporaine, une soucoupe métallique à la peau irisée, tantôt vert bouteille, tantôt rose nacré, selon l'angle des projecteurs. Les lasers du Carnaval glissèrent sur sa coque et

XXV

l'habillèrent d'arabesques, de serpents de lumière et de constellations improvisées.

On applaudit.

— CARALHO, olha isso! cria quelqu'un.

— C'est qui, eux ? Une troupe de São Paulo ? lança un autre, déjà hilare.

Une pluie de confettis s'abattit sur l'engin. Le confetti, sur une technologie interstellaire, avait quelque chose d'insultant et de magnifique.

À l'intérieur, dans une cabine silencieuse, trois silhouettes observaient la scène, immobiles. Elles n'avaient rien des monstres de cinéma. Elles étaient grandes, fines, presque élégantes, avec des membres trop longs pour la logique humaine. Leurs peaux semblaient faites d'une matière qui n'était ni chair ni métal, mais une sorte de porcelaine vivante. Là où un humain aurait eu des yeux, elles avaient des membranes irisées qui se contractaient doucement, comme si elles respiraient.

La plus grande, celle qui commandait la mission, s'appelait — si l'on pouvait traduire le concept — **Khelt**. Ses deux compagnons s'appelaient **Moro** et **Sihn**. Leurs noms étaient des vibrations, des accords, des intentions. Ils ne les prononçaient pas : ils les partageaient.

« Nous sommes arrivés au lieu d'assemblée », transmit Moro, dont la pensée avait la netteté d'un diagramme.

« Oui », répondit Khelt. « Les signaux sont massifs. La densité biologique est... joyeuse. »

Sihn, qui avait l'esprit le plus curieux, observa les humains danser, rire, se heurter, se peindre le visage et se dépeindre l'âme, puis renvoya une impression simple, presque enfantine :

« Ils fêtent quelque chose. »

Khelt consulta la mémoire du vaisseau : des fragments d'ondes captées, des images floues récupérées depuis l'orbite, des traductions approximatives.

« C'est une cérémonie annuelle. Ils l'appellent Carnaval. Ils se déguisent. Ils chantent. Ils confondent volontairement les identités. C'est... opportun. Nous serons moins visibles. »

« Moins visibles ? » s'étonna Moro. « Nous avons posé un vaisseau. »

« Leur attention est saturée. Ils filtrent la réalité pour la rendre supportable. C'est une forme de camouflage. »

Sihn, fasciné, colla ses membranes contre l'écran et observa une femme qui portait une coiffe de plumes plus haute qu'elle, un homme

XXVI

déguisé en jaguar fluorescent, un enfant habillé en astronaute, et un policier qui, pour une fois, souriait.

« Ils ont une imagination. »

Khelt activa le protocole de contact : un faisceau de lumière codée, destiné à provoquer des réponses chez des systèmes nerveux capables de reconnaître des motifs. Un message simple, universel : *Nous venons en paix. Nous cherchons à parler à ceux qui décident.*

Le faisceau sortit du vaisseau comme un souffle, se déploya au-dessus du Sambodrome en spirales parfaites, puis se transforma en une série de glyphes lumineux, harmonieux, impossibles à confondre avec les projecteurs habituels.

La foule hurla de joie.

— AAAHAHAHAHA! C'est le meilleur char, putain !

— Les effets spéciaux ! On est à Hollywood ou quoi ?

— C'est une pub pour une boisson énergétique, c'est sûr !

Un homme en short pailleté s'agenouilla et fit semblant de prier. On lui jeta un gobelet de caïpirinha.

Le message lumineux changea, tenta une autre structure : des nombres premiers, des représentations de la molécule d'eau, une silhouette stylisée de planète.

La foule, polie, répondit en chantant plus fort.

À l'intérieur, le silence se fissura.

« Ils ne comprennent pas », nota Moro.

« Ils comprennent autre chose », corrigea Khelt. « Ils interprètent. C'est différent. »

Sihn envoya une pensée, hésitante : « Peut-être qu'ils ont déjà des chefs... cachés ? »

Khelt activa les capteurs sociaux : des milliers de voix, de messages, de transmissions. Les humains parlaient tous en même temps. Beaucoup de phrases contenaient le mot "chef", mais c'était pour "chef de bateria", "chef de bloc", "chef de cuisine", "chef-d'œuvre".

Aucun ne semblait désigner une autorité unique.

Le vaisseau, en traduisant, se mit à afficher des résultats contradictoires : certains humains disaient que leur chef était un président, d'autres que c'était un juge, d'autres que c'était "le peuple", d'autres encore que c'était "Dieu", ou "l'argent", ou "la flemme".

Moro transmettait un doute : « Comment établir un contact avec une espèce qui ne sait pas qui parle pour elle ? »

Khelt resta un moment sans réponse. C'était, pour elle, la première étrangeté véritable de la Terre. Sur leur monde, les systèmes étaient hiérarchisés par nécessité : un vaisseau, une mission, un

XXVII

commandement clair. Sur Terre, tout semblait être une improvisation permanente, une samba de décisions qui s'entrechoquaient.

« Nous descendons », conclut Khelt. « Nous allons trouver un représentant. »

Ils enfilèrent leurs enveloppes de camouflage : non pas des combinaisons humaines, mais des variations de leur propre peau, capables d'imiter des textures et des couleurs. Le vaisseau leur donna des "déguisements" en s'inspirant des images captées : plumes, masques, tissus brillants. Cela ne les rendait pas humains. Cela les rendait... plausibles. Comme une troupe de théâtre trop ambitieuse.

Ils sortirent.

Au moment où la première silhouette posa le pied sur le sol de Rio, un nuage de poudre dorée lui sauta au visage.

— Bem-vindos ! cria une femme en distribuant des paillettes comme des bénédictions.

Khelt cligna de ses membranes. Des confettis collèrent à sa peau.

On leur passa des colliers de fleurs en plastique. On leur tendit des bières. On leur proposa des selfies. Une adolescente, la bouche pleine de bonbons, s'accrocha au bras de Moro.

— Vous êtes trop réalistes ! Vous venez de quel bloc ?

Moro, qui n'avait pas de bouche au sens humain, produisit un son de modulation : un accord, une note qui voulait dire *nous ne venons pas d'ici*.

L'adolescente éclata de rire.

— Trop fort ! Vous êtes des performeurs ! C'est de l'art contemporain, j'adore !

Et, d'un geste spontané, elle entraîna Moro à danser.

La mission de contact venait de se faire kidnapper par la joie.

Sihn, plus adaptable, observa, imita, se mit à bouger. Ses membres trop longs prirent le rythme comme s'ils le cherchaient depuis toujours. Quelqu'un cria : "Regarde celui-là, on dirait un flamant rose cosmique !" On applaudit encore.

Khelt, au milieu de la foule, tenta d'activer le traducteur vocal du vaisseau. La machine cherchait une fréquence utilisable, un canal, un protocole. Elle choisit le portugais, imparfait, avec une voix trop lisse.

— Nous cherchons... les chefs. Ceux qui décident. Nous voulons parler.

On lui répondit avec un sourire large comme la baie de Guanabara.

— Les chefs ? Ça dépend, ma belle. Les chefs de quoi ?

— Les chefs... de la Terre.

L'homme cligna des yeux, réfléchit une demi-seconde, puis haussa les épaules.

XXVIII

— Ah. Ça, c'est compliqué. Tu veux un hamburger ?

Khelt sentit un léger vertige. On lui collait sur le front un autocollant “Beijo grátis”. Elle ne comprenait pas.

Ils insistèrent. Ils demandèrent à une policière, qui leur indiqua un bureau de “protocole” près du Sambodrome. Au bureau, un homme en chemise froissée leur demanda des papiers. Ils n'en avaient pas. Il leur demanda une autorisation. Ils n'en avaient pas. Il leur demanda un QR code. Ils n'en avaient pas.

— C'est une performance illégale, ça, dit-il en soupirant. Vous avez un producteur ?

Khelt tenta une autre approche : elle projeta un hologramme du vaisseau dans sa paume. Une représentation miniature de leur système solaire, puis de leur planète, puis d'un chemin lumineux vers la Terre.

L'homme, blasé, prit l'hologramme pour un gadget.

— On a vu mieux l'an dernier. Mais c'est pas mal. Vous êtes des influenceurs ?

À ce stade, Moro commençait à transmettre des pensées agacées. « Leur perception est saturée de fiction. Ils ne savent pas reconnaître le réel quand il se présente. »

Khelt, qui devait garder la dignité de l'espèce, répondit : « Ils vivent dans des couches. Il faut trouver celle où l'on décide. »

Ils essayèrent la télévision.

Guidés par une foule bien intentionnée, ils arrivèrent devant un camion régie d'une grande chaîne. Des écrans montraient la parade, les danseuses, les chars. Un réalisateur hurlait des ordres à des cameramen.

Khelt s'approcha, posa une main délicate sur l'épaule du réalisateur, et, avec le traducteur, répéta :

— Nous sommes des visiteurs. Nous voulons parler aux chefs. Nous voulons un contact.

Le réalisateur se retourna, regarda la silhouette pailletée, le masque étrange, les yeux-membranes.

— C'est qui qui vous a bookés ? Je vous ai pas dans le rundown.

— Nous ne sommes pas... bookés.

— Écoute, ma grande, si tu veux passer à l'antenne, faut négocier avec la prod. Là, j'ai un char avec un dragon géant et une reine du samba, je peux pas couper pour ton délire alien. Tu vois ?

Le mot “alien” fut prononcé comme on dit “fou”. Comme on dit “original”. Comme on dit “bravo, continue”.

Sihn, qui avait glissé son regard sur les écrans, eut une idée. Il transmit à Khelt : « Ils n'écoutent que ce qui est amplifié. Il faut entrer dans leur amplification. »

XXIX

Ils montèrent donc sur un char.

Ce ne fut pas difficile. Le Carnaval avait la logique d'un fleuve : il prend tout ce qui bouge et le porte. Une école de samba, voyant ces trois figures inédites, les accueillit avec enthousiasme. On les plaça entre un homme déguisé en soleil et une femme habillée en tempête. On leur donna des gestes à faire, des poses, des sourires.

La musique explosa.

Khelt, au-dessus de la foule, cria dans un micro :

— Nous cherchons les chefs de la Terre !

La foule répondit :

— OOOOOOOOOH !

Et continua à danser.

Le présentateur de télévision, en voyant ces êtres sur le char, s'excita :

— Regardez ça, mes amis ! C'est incroyable ! Un hommage à la science-fiction, à l'espace, à l'imaginaire ! Rio n'a peur de rien !

Et, en direct, il conclut :

— C'est ça, le Carnaval : tout le monde peut être quelqu'un d'autre !

Khelt sentit quelque chose se contracter en elle. Sur leur monde, être quelqu'un d'autre était une pathologie. Ici, c'était une fête. Ici, tout était masque, et le masque était vérité.

Après la parade, on les félicita. On leur proposa des soirées. On leur demanda des autographes. On leur colla des paillettes partout.

Ils essayèrent une dernière fois : ils se rendirent au Palais du gouvernement local. À l'entrée, un agent de sécurité leur demanda de retirer leurs masques. Ils ne pouvaient pas. Ils ne savaient pas comment. Leur peau était leur masque.

— Sans retirer le masque, pas d'entrée, dit l'agent, lassé.

— Nous ne pouvons pas, dit Khelt. Nous ne sommes pas... comme vous.

L'agent soupira, puis appela un collègue.

— On a des gens bizarres ici. Peut-être drogués.

On leur parla de "drogas", de "LSD", de "crack". On leur demanda s'ils étaient en danger. Khelt répondit, honnête :

— Oui. Nous sommes en danger de ne jamais être compris.

Ce fut la phrase de trop.

Un ambulancier apparut, puis deux, puis une voiture blanche avec des gyros. Tout se fit avec une efficacité douce, presque maternelle. On leur parla calmement, on leur donna de l'eau, on leur demanda de s'asseoir.

— Tout va bien, hein. Vous êtes en sécurité. Respirez.



Moro transmet : « Ils croient que nous sommes malades. »

Sihn répondit : « Ils ont peut-être raison. Dans leur monde, être vrai est une maladie. »

On les emmena.

La clinique psychiatrique n'était pas sinistre comme dans les films. Elle était propre, blanche, climatisée. Il y avait des plantes en plastique. Une musique de relaxation coulait comme un sirop. Une infirmière sourit et leur donna des bracelets.

— Voilà, mes amours. Ici, vous allez vous reposer.

On leur proposa des vêtements sans paillettes. On leur proposa une douche. On leur proposa des médicaments.

Ils refusèrent, autant qu'ils le pouvaient. Leur refus était poli, mais incompréhensible.

Khelt tenta de se connecter au vaisseau. Les murs de la clinique bloquaient les signaux. Le vaisseau, quelque part au-dessus de Rio, attendait. Patient comme une étoile. Mais isolé.

Le lendemain, un médecin vint les voir. Il avait des lunettes carrées et un visage fatigué. Il les observa longuement, prit des notes.

— Délire partagé ? Performance extrême ? Peut-être une intoxication... C'est fascinant.

Puis il ajouta, presque enthousiaste :

— Je vais demander l'avis d'un collègue. Un spécialiste des... altérations de l'identité.

Le collègue arriva le surlendemain.

Il s'appelait Dr. Valença.

Il entra comme on entre sur une scène. Costume impeccable. Sourire blanc, trop blanc. Un homme qui sentait le parfum cher et la certitude. Son visage était d'une symétrie presque insultante : pommettes sculptées, mâchoire nette, peau sans âge. On devinait qu'il avait été son propre laboratoire.

Il salua les infirmières avec un charme glissant, puis se tourna vers les trois "patients".

— Alors, c'est vous, les artistes ?

Khelt le fixa. Valença soutint le regard, sans ciller, comme s'il voulait gagner une bataille silencieuse.

— Vous savez, continua-t-il, j'adore le Carnaval. On y voit les gens tels qu'ils rêvent d'être. Et parfois... tels qu'ils sont vraiment.

Il s'approcha, tourna autour de Moro, observa les membranes irisées, les articulations. Il ne semblait pas effrayé. Il semblait... intéressé. Gourmand.

— C'est un maquillage incroyable. Comment vous avez fait ça ? Latex ? Prothèses imprimées ? Ou... autre chose ?

XXXI

Moro modula une réponse : un accord qui voulait dire *nous ne sommes pas un maquillage*.

Valença rit doucement.

— Bien sûr. “Je suis un extraterrestre.” Classique. Ça marche toujours. Le délire a une esthétique, c’est pour ça qu’il séduit.

Il fit un geste vers le médecin fatigué.

— Je pense qu’on a affaire à une forme rare de dysmorphophobie performative. Une obsession de la transformation. Mais... poussée à un niveau spectaculaire.

Khelt, toujours avec son traducteur, tenta :

— Nous ne sommes pas humains. Nous venons d’un autre monde. Nous avons un vaisseau. Nous voulons parler aux chefs.

Valença pencha la tête, comme on écoute un enfant raconter un rêve.

— “Les chefs”... Oui. Vous voulez être entendus. Vous voulez une validation. Vous voulez qu’on vous regarde et qu’on dise : “C’est vrai.”

Il sourit, puis sa voix devint presque tendre :

— Je peux vous aider.

Khelt sentit une alarme froide dans son système. Ce n’était pas un chef de la Terre. C’était autre chose. Quelqu’un qui croyait décider de ce que les autres devaient être.

Valença continua :

— Vous savez, dans cette ville, tout le monde veut changer. Le nez, les seins, les fesses, la peau, l’âge... Moi, je rends les rêves possibles. Et vous... vous avez un rêve magnifique : être autre chose que vous-mêmes.

Il se tourna vers l’infirmière.

— Mettez-les sous observation. Pas de visiteurs. Je veux du temps avec eux. Beaucoup de temps.

Khelt tenta de protester. On lui répondit avec une injection calmante. Pas par cruauté : par procédure. La Terre avait des procédures pour tout, surtout pour ce qui dérange.

Les jours suivants se diluèrent. La clinique était un monde sans ciel. Ils perdaient la notion du temps. Leurs corps, conçus pour la gravité de leur planète, supportaient mal l’atmosphère terrestre sans l’aide du vaisseau. Ils devenaient plus lents. Leurs membranes se ternissaient.

Valença venait souvent.

Il parlait beaucoup. Il racontait sa carrière, ses clients, ses miracles. Il montrait des photos avant/après, des visages remodelés, des corps reconstruits. Il parlait de beauté comme d’une religion. Il parlait de symétrie comme d’une vérité.

XXXII

— Vous voyez, disait-il, l'humain est une matière imparfaite. On peut l'améliorer. On peut le corriger. On peut le rendre... acceptable.

Puis il ajoutait, en regardant Khelt :

— Vous, vous êtes déjà acceptables. Mais vous pourriez être... vendables.

Il avait commencé à croire, d'une manière tordue, qu'ils étaient une troupe de performers si engagée qu'elle avait franchi une frontière psychologique. Et plus il y croyait, plus cela excitait sa folie : l'idée d'une transformation absolue, définitive, sans retour.

Khelt chercha une fissure. Une sortie. Un moyen de joindre le vaisseau.

Un soir, la chance prit la forme d'un homme en blouse, stagiaire, qui faisait des rondes. Il était jeune, fatigué, et surtout... curieux. Il s'appelait Tiago. Il s'arrêta devant la porte vitrée, regarda les trois êtres enfermés.

— C'est vous, les extraterrestres ? murmura-t-il, mi-sérieux, mi-moqueur.

Sihn, avec une lenteur calculée, leva la main et dessina dans l'air un petit cercle lumineux. Ce n'était pas un hologramme complexe. Juste un anneau de lumière, pur, impossible à produire avec un briquet ou un smartphone.

Tiago recula, pâlit.

— Merde...

Khelt s'approcha de la vitre, colla ses membranes contre le verre. Le traducteur, affaibli, grésilla :

— Aide. Contact. Vaisseau.

Tiago trembla. Puis il fit ce que font les humains face à l'incompréhensible : il chercha une explication qui ne détruit pas son monde.

— C'est... un truc de projection, c'est ça ? Une techno ?

Sihn dessina un autre anneau, plus grand. Puis une série de points. Puis un chemin.

Tiago avala sa salive.

— Vous... vous êtes sérieux.

Il jeta un coup d'œil au couloir, puis s'approcha.

— Si je vous aide, ils vont me virer. Ou pire. Le Dr. Valença... il est pas normal.

Khelt transmit, sans traducteur, une sensation : l'urgence, la peur, la dignité écrasée.

Tiago ferma les yeux une seconde, comme s'il priait, puis sortit une carte magnétique.

— Ok. Ok. Je... je vais essayer.

XXXIII

Il ouvrit la porte.

L'alarme ne sonna pas tout de suite. Peut-être parce que la clinique, paradoxalement, n'avait pas imaginé que trois "patients" sous sédatifs puissent courir. Et ils coururent. Enfin, ils firent ce qui, pour eux, ressemblait à courir : une progression rapide, bancale, silencieuse.

Dans le couloir, ils croisèrent une infirmière. Elle poussa un cri. Tiago improvisa :

— C'est une séance ! Une thérapie de groupe ! Le docteur a demandé !

L'infirmière hésita. Dans ce genre de lieux, l'autorité est une magie. Et Valença, dans cette clinique, était un sorcier.

Ils atteignirent une sortie de service. L'air chaud de Rio leur sauta dessus comme une vague. La ville, dehors, continuait à vivre. On entendait encore, au loin, des tambours. Le Carnaval ne meurt jamais complètement : il hiberne en rythme.

Tiago les guida jusqu'à une rue. Les lampadaires dessinaient des halos. Un chat traversa.

— Votre vaisseau... il est où ?

Khelt leva la main vers le ciel. Mais le ciel était vide. Pas de soucoupe. Pas de lumière.

Moro transmit une panique sèche : « Le vaisseau a dû se déplacer. Protocole de sécurité. Il attend un signal de rappel. »

Ils avaient besoin d'émettre. Fort. Au-delà des murs, au-delà des interférences humaines.

Ils suivirent Tiago vers une colline, cherchant une vue dégagée. Les rues montaient, étroites, bordées de maisons. Des gens étaient encore dehors, avec des masques à moitié arrachés, des yeux brillants, des rires épuisés.

Et, évidemment, quand ils virent les trois êtres, ils applaudirent encore.

— Hé ! Les aliens ! Vous êtes de retour !

— Viens, fais une photo avec moi !

Rio ne croyait pas. Rio jouait.

Khelt, au sommet de la colline, sentit la fatigue la creuser. Son système interne, privé de calibrage, commençait à flancher. Elle devait agir vite. Elle activa ce qui restait de son émetteur organique : une vibration, un chant silencieux, une signature unique.

Elle l'envoya vers le ciel.

Pendant un instant, rien.

Puis un frémissement dans l'air. Comme si le monde retenait sa respiration.

XXXIV

Une lueur apparut au-dessus de la baie, loin, très loin. Un point. Puis un cercle. Puis le vaisseau, discret, se dévoilant lentement, comme un poisson géant remontant des profondeurs du noir.

Moro transmet un soulagement : « Il répond. »

Sihn, presque heureux, envoya : « Ils vont nous reprendre. Nous rentrons. »

Tiago, à côté, fixait le ciel, bouche ouverte, incrédule. Il murmura :

— Putain... c'était vrai.

Mais à ce moment-là, une voiture s'arrêta en trombe en bas de la colline. Des silhouettes en sortirent. Des blouses. Des hommes de sécurité. Et, au milieu, une figure impeccable, un sourire blanc qui attrapait la lumière.

Valença.

Il leva la main, comme on salue une foule.

— Mes artistes ! cria-t-il. Vous ne pouvez pas partir comme ça. Nous n'avons pas terminé.

Il s'avança, calme. Trop calme. Comme s'il possédait la scène.

Tiago recula. Il balbutia :

— Docteur, je... je...

— Tu es un bon garçon, Tiago, dit Valença doucement. Tu as voulu participer à la performance. Mais tu ne comprends pas. Ils ne sont pas des extraterrestres. Ce sont des malades. Et moi, je les soigne.

Khelt sentit la foule s'amasser. Des voisins, attirés par le bruit, sortaient. Certains filmaient déjà. On entendit :

— C'est quoi, encore ? Un happening ?

— Trop bien, ça continue !

Valença leva les bras, comme un chef d'orchestre.

— Regardez-les ! Regardez comme ils veulent s'envoler ! C'est magnifique. C'est le délire dans sa forme la plus pure !

Les hommes de sécurité s'approchèrent. Moro se tendit, prêt à se défendre, mais leurs corps étaient faibles. Ils n'étaient pas faits pour lutter. Ils étaient faits pour penser.

Et la pensée, ici, n'avait pas de poings.

Khelt comprit alors quelque chose d'essentiel sur la Terre : il n'y avait pas de chefs. Pas de centre. Pas de porte à frapper. Il n'y avait que des regards, des foules, des interprétations. Et, dans ce chaos, des gens comme Valença pouvaient devenir des chefs locaux par simple force de conviction.

Elle fit alors un choix. Un choix brutal, mais logique.

Elle envoya au vaisseau un message clair : *Extraction impossible. Risque de contamination sociale. Annuler contact. Départ immédiat.*

Moro, choqué, transmet : « Khelt, non— »

XXXV

« Oui », répondit-elle. « Nous avons appris ce que nous devons. La Terre n'est pas prête. Et nous non plus. »

Dans le ciel, le vaisseau hésita une fraction de seconde, comme s'il pleurait. Puis il monta. Rapidement. Sans bruit. Une étoile qui s'arrache. La foule hurla d'extase.

— WOOOOOO! Les effets spéciaux !

— C'est le meilleur Carnaval de ma vie !

Tiago tomba à genoux, les larmes aux yeux.

Valença, lui, resta figé. Son sourire se fissura, juste un instant. Il avait vu. Il avait compris. Et ce qu'il avait compris ne l'enchantait pas : il venait de perdre quelque chose d'unique. Une matière première de rêve.

Il se ressaisit vite. Il se tourna vers la foule, reprit son rôle.

— Vous voyez ? dit-il, voix forte. Ils se sont “envolés”. C'est la métaphore parfaite de leur trouble. Mais ne vous inquiétez pas. Nous allons les ramener à la réalité.

Les hommes de sécurité saisirent Khelt, Moro et Sihn. Les flashes crépitèrent. On riait, on filmait, on commentait.

Et les trois extraterrestres, épuisés, furent ramenés dans la clinique psychiatrique comme on ramène une troupe après le spectacle.

Les jours suivants, dans Rio, on parla longtemps de “la troupe alien du Carnaval”. Les vidéos devinrent virales. On fit des mèmes. On lança des débats : “Art ou intox ?” “Marketing ou hallucination collective ?” Les experts passèrent à la télévision, sérieux, pour expliquer que tout cela était une performance, un canular, une installation, un symptôme de notre époque.

Personne n'appela les chefs de la Terre. Parce qu'il n'y en avait pas. Parce que, même s'il y en avait eu, ils auraient dit : “Intéressant... mais on a d'autres priorités.”

Dans la clinique, Valença poursuivit son obsession. Il ne les opéra pas comme un boucher. Il les “corrigea” comme un artiste fou : tentant de lisser ce qui dépassait, de standardiser l'inconnu, de ramener l'altérité à des normes humaines. Il parlait de “réinsertion”. Il parlait de “réalité”. Il parlait d’“acceptation”.

Khelt, chaque nuit, envoyait un message dans le vide. Un signal de rappel que personne ne recevait, parce que le vaisseau était parti, loin, très loin, obéissant au protocole.

Moro se replia en lui-même, faisant de sa pensée une forteresse.

Sihn, étrangement, observait. Apprenait. Il regardait les humains dans la clinique : ceux qui parlaient seuls, ceux qui pleuraient, ceux qui riaient sans raison, ceux qui se prenaient pour des rois, pour des

XXXVI

oiseaux, pour des morts. Il commençait à comprendre un peu. Pas les mots. Mais la condition.

Un soir, alors que le Carnaval s'éteignait enfin dans les rues et que Rio reprenait sa respiration, Valença entra, fatigué mais exalté. Il s'assit devant la vitre, face à eux.

— Vous savez, dit-il, j'ai toujours rêvé de créer un visage parfait. Une beauté qui ne vieillit pas. Une symétrie qui impose le respect. Et vous... vous m'avez montré quelque chose de pire que la laideur : l'imprévisible.

Il sourit, mais son sourire était un aveu de défaite.

— Peut-être que je ne veux pas vous changer. Peut-être que je veux juste... vous posséder.

Khelt le fixa, et pour la première fois, sans traducteur, sans protocole, sans diplomatie, elle lui envoya une sensation brute : le froid de l'espace, l'indifférence des étoiles, la solitude immense d'un vaisseau qui repart sans vous.

Valença frissonna. Il se leva, recula, troublé.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Khelt ne répondit pas. Elle n'avait plus besoin. Elle avait compris que sur Terre, les chefs étaient des miroirs : chacun se voyait dedans et croyait commander.

Alors elle attendit.

Parce que même les protocoles les plus stricts ne peuvent rien contre une vérité simple : un jour, quelque part, quelqu'un recommence à danser. Un jour, un mur laisse passer une onde. Un jour, un autre Carnaval revient. Et, dans le tumulte, la réalité se glisse parfois sous le masque.

Et peut-être, ce jour-là, Rio — qui confond tout avec une fête — confondra enfin, par hasard, le réel avec le réel.

Et quelqu'un, au milieu des tambours, lèvera les yeux vers le ciel et dira, sans rire :

— Non... ça, c'était vrai.

© Prix le Bussy 2026



Cette nouvelle a été écrite par ChatGPT sans aucune correction ou intervention humaine à partir d'un prompt de 61 mots rédigé par le rédacteur en chef de Galaxies. Le jury a bien failli le placer sur le podium, avant que le texte ne soit en urgence exfiltré du concours. Ça fait peur, ou pas ? Et vous, auriez-vous décelé l'intervention de l'IA ?

DU RÉGOLITE PLEIN LES MIRETTES

Michel Etareff

Dans une France rétrofuturiste, une sortie familiale vers la Lune vire à l'épopée burlesque. Fusée de spatioclub, conduite accompagnée, carburant douteux et imprévus biologiques composent une aventure spatiale où le quotidien le plus banal se mêle à la catastrophe cosmique. Michel Etareff joue avec les codes de Tintin, de la SF populaire et du gag mécanique.

LES FORMES ARRONDIES DE LA FUSÉE se découpent sur l'horizon. Sur ses flancs, le damier de carrés rouges et blancs claque dans le ciel gris. Éclairée par le soleil bas de cette fin d'après-midi d'automne, elle contraste de façon photogénique avec les nuages sombres en arrière-plan. La lumière rasante jaune-orangée donne aux parties blanches du fuselage une teinte chaleureuse, et son rouge y apparaît éclatant. Pointant fièrement vers les cieux de toute sa forme courbe et effilée, on la sentait intuitivement prête à filer vers l'infini de l'espace.

Sur le siège passager, Nolann en frétille d'anticipation, une boule d'impatience dans le ventre. Jacqueline, sa mère, se gare puis appuie sur le bouton déclenchant l'ouverture, et au-dessus de leurs têtes, le dôme de plexiverre de la voiture se soulève dans un chuintement d'air comprimé. Ils sortent.

Depuis le parking du petit spatiodrome de Lande-Thivisiau, tous deux se dirigent vers l'entrée du spatioclub. C'est un préfabriqué Société Auxiliaire flambant neuf, bleu ciel. A cette heure, un jour de semaine, il n'y a pas foule, et ils saluent les rares habitués présents. Dans le mess, Gérard – le président – leur fait un sourire. Il repose sa Suze sur le comptoir, et sort de derrière le bar dans le bruit de grincement du sol en dalflex. Il leur ouvre une armoire métallique, où ils saisissent tous deux un casque-micro, enroulant chacun machinalement le jack et son câble torsadé autour. Par la baie vitrée, les multiples pas de tir vides s'alignent, un petit tracteur électrique repousse une autre fusée sur la croix en peinture jaune du pas IC. C'est une Audibert & Lavirotte jaune banane, un modèle biplace de construction amateur.

Jacqueline remplit puis signe le cahier d'emprunt de la fusée du club, et Gérard lui file la clé de contact. A la radio, la speakerine de l'office de radiodiffusion annonce que le Général a décidé un référendum. Elle

XXXVIII

parle également des « événements » sur Mars, où de nouvelles troupes vont être envoyées. Et aussi d'une journée noire prévue par Dragon Futé dans le ciel samedi, avec le weekend de trois jours.

Sur le tarmac, Jacqueline file vers la station-service, le long du hangar B au bord du taxiway, et en revient au volant du camion-citerne, un vieux Saviem qui n'est jamais sorti du spatiodrome. Elle rejoint son fils, qui est déjà au pied de la fusée rouge et blanche, la tête levée et des étoiles plein les yeux – comme à chaque fois. Elle ouvre une trappe, sur l'une des quatre grosses ailettes d'empennage qui servent aussi de pieds d'atterrissage, puis déroule le gros tuyau depuis l'arrière du camion et le branche pour faire le plein de moxole (un carburant constitué d'un mélange de gasoil et d'uranium appauvri, enrichi d'un peu de dioxyde de plutonium pour faciliter la réaction). Elle a pris la précaution de revêtir un tablier et des gants en plomb, comme le veut la procédure de sécurité.

Saisissant le stylo-bille orange accroché au bout d'une ficelle, elle renseigne dans le cahier de suivi des consommations du camion la quantité de moxole indiquée au compteur de la pompe, plus son nom et la date. Elle signe. Puis elle reconduit le camion à la station.

Nolann et sa mère ont prévu de décoller dans quarante-cinq minutes à bord de la fusée du club, pour un vol en direction de la Lune, où ils ont rendez-vous un peu plus tard dans la soirée, chez la tante Eugénie. Le retour est prévu le lendemain en fin de matinée.

Ils ont largement le temps de faire la visite de prévol. Ils grimpent tous deux à la fine échelle télescopique verticale qui, sortie de son logement latéral, longe le fuselage jusqu'au sol, puis ils pénètrent dans le cockpit. Nolann s'installe sur le siège de gauche : c'est lui qui va conduire. Depuis trois mois déjà, il est en pilotage accompagné. Pour son brevet de pilote de l'espace, ses parents lui ont payé les vingt heures de fusée-école, et à présent il doit faire ses preuves pendant au minimum dix-huit mois, avant d'envisager l'examen.

C'est une Delaugère & Clayette, une fusée à quatre places ultra-moderne, dotée d'une propulsion mixte atome-aérobie et d'un contrôle d'attitude électro-commandé. Elle est en outre équipée de six gyroscopes électromécaniques miniaturisés de seulement cinq kilos chacun, permettant une stabilisation autonome – une technologie exclusive d'origine militaire fabriquée par Potez. Un bijou d'à peine deux ans récemment acquis d'occasion par le club, grâce à la généreuse subvention du comité d'entreprise de la centrale atomique du Vern, à côté de Lande-Thivisiau.

XXXIX

Assis devant les commandes principales, Nolann déroule mentalement en avance la check-list, qu'il pense connaître par cœur. Sa mère s'assoit à côté et saisit le manuel de bord, elle commence à égrener les points de vérification. Pour chacun, son fils vérifie et répond, au besoin en réalisant les actions nécessaires : magnéto éteint, interrupteurs, amplitude commandes, contact batterie, jauges, coupure batterie. Arrimage bagages, documentation de bord. Pressurisation. Dépressurisation.

Ensuite, ils ressortent. Au sol, ils font tous les deux le tour de la fusée à pied, dans le sens antihoraire, toujours, inspectant visuellement les surfaces de contrôle de vol atmosphérique sur les ailettes, leur débatement. Ils vérifient aussi que les ouvertures de chacun des petits propulseurs d'attitudes soient vides, exempts d'objets, d'animaux ou de débris. Puis ils passent à la tuyère du propulseur vectoriel Gnome & Rhône. En montant sur un grand escabeau, ils l'actionnent sur tous les axes pour vérifier l'absence de points durs.

*

Nolann a du mal avec l'embrayage de la fusée. Alors qu'il a passé la première, et qu'ils commencent à décoller, à peine rendu à un mètre du sol, il cale : la turbopompe s'arrête brusquement, coupant l'alimentation du moteur, et la fusée retombe alors en marche arrière en heurtant le tarmac dans un glong! métallique. Les roulettes de sol s'enfoncent violemment dans la tranche des ailettes pour amortir le choc – c'est prévu pour. Sa mère lui demande de faire plus attention. Il a encore des difficultés à gérer son point de patinage. Il reprend la procédure de démarrage avec sa mère. Levier de vitesse au point mort, lancement de la turbopompe. Vérification de la pression de moxole. Puis débrayage à fond. On passe la première, on embraye doucement en accélérant. Finalement il arrive à décoller correctement et passe les vitesses, une par une, grimpant progressivement en altitude et en célérité.

Dans les rétroviseurs, la surface s'éloigne. Le long nuage gris du propulseur moutonne dans leur dos. Du coin de l'œil, il devine dans le miroir la fine ligne du tube de l'hyper-boucle vers Condade, entourée de part et d'autre des serres à cacaoyers de Saint-Tonneau, où devrait aussi se situer leur maison, trop petite pour être distinguée. Au loin, derrière, on voit se dessiner la spatiogare intergalactique de Gwipovac'h, et encore un peu plus loin, juste à côté, Super-Caprellam, la mégapole fière de ses gratte-ciels de plusieurs kilomètres de haut. On commence très vite à deviner la côte maritime, puis ce paysage

XL

s'atténue dans les limbes d'un brouillard cotonneux : la fusée perce la couche nuageuse, et après quelques secondes d'un doux aveuglement blanc, ressort de l'autre côté. La lumière crue du soleil les éblouit à l'ouest, et la voûte céleste d'un bleu pur et de plus en plus profond les entoure. Quelque part à droite, au-dessus de l'océan de cumulus blancs, une grosse nef de ligne martienne termine son approche, on devine dans le ciel les points insoutenablement éclatants de ses rétrofusées.

Le décollage se passe très bien. Leur fusée s'élève dans le ciel, ils vont progressivement atteindre la vitesse de libération, et bientôt ils pourront se désorbiter et s'injecter sur la trajectoire trans-lunaire prévue au plan de vol.

*

Dans le poste de pilotage, un gros truc vibrant passe dans son champ de vision. Les mains sur les commandes, Nolann essaie de ne pas se laisser troubler, pourtant son regard occupé au contrôle routinier des diverses jauges est insupportablement attiré par le gros point coloré qui vient de se poser sur une extrémité du tableau de bord.

Sa mère ne semble rien avoir remarqué. Elle est plongée dans le manuel de bord et compulse les procédures spéciales depuis quelques minutes. Puis, refermant le bouquin à spirales, elle le jette négligemment sur le dessus du tableau de bord, et sort un paquet de cigarettes mentholées de son sac à main dans la boîte à gants. Elle s'en allume une avec un briquet jetable, le regard perdu dans le vide par un hublot latéral. Nolann n'aime pas trop les mentholes, c'est un truc de filles. Son truc, c'est les Marsboro, comme dans les réclames avec le garçon-vacher des plaines martiennes – devant les copains, il ne tousse presque plus. Mais évidemment il n'a pas encore le droit.

Il se concentre sur sa trajectoire, les deux mains sur le volant. Le vario et le badin continuent à grimper tranquillement de concert, il régule l'accélération et sa vitesse ascensionnelle. Il commence à incurver sa trajectoire en direction de l'orbite standard.

Dans le nuage de fumée ténue qui envahit le cockpit, où règne une odeur de menthe chimique carbonisée, la chose repart. Le gros insecte – c'est donc ça – vient de lui passer devant, puis fait un demi-cercle derrière sa tête, repasse en le frôlant et se pose. Juste devant lui, sur la casquette au flockage noir mat surmontant les instruments. Se penchant, il lance le bras et d'un geste de balayage descendant, il essaie de l'écraser du plat de la main. Raté.

Dans ses écouteurs, sa mère s'exclame d'une voix rendue nasillarde par le micro : il a fait une embardée, et elle lui demande au milieu de quelques parasites ce qui se passe, d'un ton de reproche. Indistinctement, il l'entend grommeler qu'il tient bien de son père.

La bête s'est envolée à nouveau mais est nettement plus énervée à présent, et elle fait des spirales à toute vitesse au milieu du cockpit. Elle finit par se calmer et se pose à nouveau sur le tableau de bord. Sa mère, incrédule, l'avait suivie des yeux.

« Oh purée » entend-il dans son casque.

L'insecte que son fils vient d'essayer d'écraser est loin d'être **anodin** : il s'agit d'une *coccinella septempunctata gigantea* – la coccinelle géante d'Amazonie. Jacqueline Picquenard l'a reconnue immédiatement, et pour cause : c'est un sujet d'actualité brûlant au conseil municipal de Super-Caprellam.

Lors d'une réunion semaine dernière à la mairie, un entomologiste et un écologue de l'Université de Péninsule Occidentale l'ont briefée sur cette espèce invasive récemment détectée dans la région.

Elle provient des vastes exploitations en agriculture biologique d'Amérique du sud. Là-bas, à force d'utiliser les petites coccinelles comme insecticide naturel pour combattre les pucerons, elles ont muté de manière incontrôlable et sont devenues envahissantes. Heureusement, il suffit d'asperger du DDT pour s'en débarrasser.

Sur les transparents passés au rétroprojecteur, et sans avoir les bases scientifiques, leurs schémas étaient un peu abstraits. Mais ensuite ils avaient projeté des paniers entiers de diapositives issues de leur voyage d'étude outre-Atlantique. « Et regardez-moi la taille de ces pucerons », avait dit l'entomologiste à moitié inquiet, à moitié émerveillé, en leur montrant les photos. C'était effrayant.

En tant que seconde adjointe chargée de l'industrie et de l'environnement, elle fait partie du comité restreint qui a été monté pour trouver une réponse appropriée, avec les services de **santé** et la préfecture. Car outre qu'elle est grosse – cinq bons centimètres de diamètre – la bestiole mutante peut piquer : équipée d'un dard, elle est **venimeuse**, mais heureusement, elle est connue pour ne pas être très agressive. Elle ne pique quasiment jamais. Vu sa taille, et sa couleur de panneau de sens interdit, elle n'en a pas besoin, la plupart des animaux l'évite naturellement. En fait, pour se nourrir, il lui arrive de s'attaquer à de petits oiseaux et même à des rongeurs. Et elle n'a aucun prédateur connu.

« Ne bouge plus Nolann, je vais la dégommer. »

XLII

On aurait pu tenter de la chasser par une ouverture, mais trop tard, ils avaient déjà atteint une vitesse transsonique. Impossible d'ouvrir un hublot. Débouclant sa ceinture, elle se lève du siège et retire ses escarpins. Elle déboutonne aussi son tailleur pied-de-poule, tout en relevant sa jupe sur les genoux pour être plus à l'aise dans ses mouvements. Elle commence à grimper sur le tableau de bord. Elle a gardé un escarpin en main et le tient par le bout, l'utilisant comme une arme. Levant le bras, elle s'apprête à écraser le talon sur la grosse coccinelle rouge posée là, de la taille de la paume de la main.

Tok!

« Merde. »

La sale bête s'est envolée au dernier moment, plus vive que l'éclair. En abattant le talon, elle a fait un trou dans le revêtement, et elle a dû tirer pour déloger l'escarpin. Ça lui rappelle la soirée où Théophile, le secrétaire national, lui avait glissé une main au cul, au repas de clôture de l'université d'été du parti. Ça pissait le sang quand elle a retiré la fourchette. On avait dû appeler une ambulance. Viens par ici, jolie coccinelle, se dit-elle avec un petit sourire en coin.

À demi allongée sur la plage avant, sous les hublots, le cordon torsadé du casque tendu tirant sur le jack, elle lève la tête et plisse les yeux par-dessus ses lunettes rondes en corne : l'insecte s'est remis à spiraler de plus belle au milieu du cockpit, passant par moment au ras du nez de Nolann qui la suit aussi des yeux sans tourner la tête.

« Chkrk. Pilote, Nolann. Ta trajectoire. »

« Maman, euh, tu crois pas qu'on devrait retourner au spatiodrome ? »

« Mais non. Je vais l'attraper. »

Revenue à genoux sur son siège, à l'aide de ses deux escarpins tenus à bout de bras, elle attend que l'insecte volant passe à portée pour l'écraser en un applaudissement unique et fatal.

Clack!

Raté. Elle réessaye. Encore. Mais la coccinelle va de plus en plus vite et virevolte de manière erratique : comprenant qu'elle est sous la menace d'une interception en plein vol, elle adopte des trajectoires d'évitement pseudo-aléatoires. Elle possède peu de neurones, mais elle les exploite à fond.

Puis tout à coup, elle disparaît. Elle a dû se planquer dans un coin.

Jacqueline Picquenard saute de son siège et commence à ausculter le moindre recoin du poste de pilotage. Elle racle les arêtes masquées sous les bords avec le talon de son escarpin. Elle s'interrompt, mutique, une oreillette soulevée et écoute pour tenter d'entendre un bruit

XLIII

d'ailerons. Elle regarde sous le tableau de bord avec une petite lampe de poche. Rien : l'insecte est introuvable.

En désespoir de cause, elle se rassoit dans son siège et reboucle sa ceinture de sécurité, l'air méfiant, un escarpin à portée de main. Après quelques minutes à tourner de temps en temps la tête pour vérifier, elle est rassurée, la bestiole a dû se cacher, avec un peu de chance même se coincer dans une grille.

*

Nolann est plutôt content de sa trajectoire bien régulière, ils sont à environ la moitié de la stratosphère et le ciel, qui a viré au bleu marine, tend progressivement vers le noir. Il a basculé la manette du Gnome & Rhône sur « atomique » pour quitter la combustion aérobie. Dans le rétroviseur, le massif cordon de fumées gris foncé a fortement réduit, et la flamme auparavant jaune vif a pris une teinte blanche-bleutée douloureusement lumineuse : la tuyère brûle à présent l'uranium et le plutonium présent dans le moxole, en une réaction nucléaire continue générant une lueur du bleu électrique caractéristique du rayonnement Tcherenkov. Le gazoil présent dans le carburant, devenu inutile, est instantanément décomposé en particules ionisées.

Agissant sur les commandes, il commence à s'injecter sur l'orbite de transfert, comme il l'a appris lors des cours avec le moniteur de fusée-école. Il commence à avoir l'habitude, il l'a même déjà fait trois fois avec cette fusée. Sa mère est affalée sur son fauteuil, sanglée, elle a fermé les yeux : elle pique un roupillon. On y sera dans moins de trois heures.

*

La Lune est là-bas, sur le côté, rendue minuscule par notre cerveau en l'absence de référentiels visuels, mais elle grossit progressivement et s'est rapprochée de l'axe de la fusée, qui a suivi sa trajectoire elliptique dans l'espace noir d'encre. Nolann consulte l'horloge de bord : ça fait une heure et demie de poussée depuis qu'ils ont quitté l'orbite terrestre, ils sont à mi-chemin. Il est temps de procéder au renversement.

Il met le moteur au point mort, et soulève le couvercle de protection de la console entre les deux sièges avant. En-dessous, c'est le panneau des commandes d'attitude : une ribambelle de boutons fléchés.

XLIV

Ça, c'est le plus dur, comme faire un créneau avec la voiture de sport de maman. Dans un instant de doute, il se demande s'il doit la réveiller avant de commencer la manœuvre, pour l'aider si ça tourne mal. Puis il se dit que non, pas besoin, il l'a déjà fait plein de fois. Et puis c'est lui le bonhomme à bord, merde. Aller.

Il actionne les commandes en faisant de courts appuis sur les touches. A chaque pression, le bouton enclenche des relais électromagnétiques qui ouvrent des petites tuyères branchées sur un réservoir d'air comprimé central : des jets sortent des petits propulseurs latéraux répartis autour de la fusée. Ils sont presque invisibles, tout juste si on devine l'humidité résiduelle se condenser en un cône de microscopiques cristaux de glace dans le vide spatial. Et ça fait bouger le vaisseau sur un des axes. De la haute technologie. Il y a trois axes, chacun en translation ou en rotation, soit six actions, et deux sens possibles à chaque fois, soit douze combinaisons et autant de boutons : il faut s'appliquer. Il respecte scrupuleusement la procédure enseignée : regarder la Lune, appuyer sur un bouton à la fois et par petits coups, sans quitter l'objectif des yeux, jusqu'à se placer à angle droit de la trajectoire. Continuer, puis quand la Lune n'est plus visible par les hublots, la regarder dans un des rétroviseurs. Continuer jusqu'à aligner la Lune derrière la fusée, un peu sur le côté, à 180 degrés de la position initiale. Et stabiliser.

Voilà, parfait, il est aligné sur la trajectoire mais tête-bêche. Il remet le moteur et la poussée va les ralentir durant toute la seconde moitié de la trajectoire. Il refait tous ses contrôles sur les jauges, et souffle un coup. Relevant la tête du tableau de bord, il voit la Terre à travers un des hublots, loin devant : bleue, lumineuse. Minuscule.

*

Yorben ouvre subitement les yeux, et il serait tombé de son fauteuil de capitaine s'il n'y avait pas été sanglé. Un bruit violent vient de le réveiller. Comme un frottement survenu tout le long du flanc de son vaisseau. Il pense à la légende du Titanic.

Il ne voit rien en dehors de la Terre, loin devant, par la baie frontale de la passerelle. Mais en consultant les tubes cathodiques des rétro-caméras, il constate un nuage de débris s'étirer derrière son vaisseau, sur la gauche. Klote ! Il a été heurté par quelque chose. Mais il ne sait pas quoi. Un astéroïde probablement. Et son chargement de meules de gouda lunaire qui s'échappe du vaisseau. Ooh, verdomme !

A bord du Godefrida, une barge de fret batave de la société Van Der Beek qui retourne vers la Terre, c'est le branle-bas. Le capitaine

XLV

décroche le combiné en bakélite du système de communication intérieure, et sa voix retentit dans les haut-parleurs de tous les couloirs.

« Timo, Elke, on a tapé ! Soute à fret gauche ! Je bloque les portes intérieures. Mettez vos combis et sortez voire si on peut faire des réparations de fortune. Faites vite, le fromage se barre ! »

Oh, et il est en retard pour son renversement, en plus. La totale.

*

Brutalement réveillée par une forte secousse qui l'a fait se balancer latéralement dans son fauteuil, Jacqueline ouvre les yeux, et regarde tout autour dans un instant de surprise et de panique. Elle tombe sur le visage de son fils aux yeux exorbités.

« Nolann, qu'est-ce que tu as fait encore ?

– Mais, rien euh !

– C'est quoi ce choc ?

– Je sais pas, c'était ça. »

Et il pointe son doigt vers le nez de la fusée : par un hublot, très loin, un minuscule point brillant s'éloigne extrêmement vite et commence même à disparaître. Jacqueline saisit instantanément : à plus de cent mille kilomètres de l'heure, en plein milieu du vide intersidéral, ils viennent de heurter un autre aéronef circulant en sens inverse à une vitesse équivalente. Pas tout à fait sur la même trajectoire – sinon ils ne seraient plus là pour en parler – mais presque. Ça a dû se jouer à quelques centimètres. Elle déboucle à nouveau sa ceinture et observe par tous les hublots, essayant de repérer les dégâts. C'est dans le rétroviseur de droite qu'elle réalise l'ampleur du problème : une des ailettes-pieds est broyée en allumettes, qui flottent à présent tout le long du flanc de la fusée en une longue traînée de minuscules débris - et de copeaux de quelque chose d'orange qu'elle n'identifie pas.

« Saperlipopette ! »

Pendant ce temps, Nolann réalise que suite au choc, la fusée est entrée dans un lent mouvement de lacet : elle tourne sur elle-même. L'accrochage a lancé la fusée dans une rotation parasite. La gyro-stabilisation n'a pas compensé. Inquiétant.

Il tente alors de corriger, mais avec l'ailette-pied sévèrement endommagée, une partie des contrôles d'attitude est inopérante. Heureusement, il a appris les manœuvres d'urgence, et tente de corriger l'attitude et la trajectoire grâce aux contrôles restant et à la capacité vectorielle de la tuyère principale. En insistant avec patience, il réussit à réaligner la Lune dans ses rétroviseurs.

XLVI

*

La surface du satellite occupe à présent une grande partie du champ de vision dans les rétroviseurs. La Lune se rapproche progressivement, ils préparent l'alunissage. Les yeux dans les miroirs extérieurs, contrôlant alternativement ses jauges au tableau de bord, Nolann gère scrupuleusement la poussée et s'assure que la vitesse descensionnelle se réduit petit à petit. Il passe une vitesse en rétrogradant doucement. Encore loin derrière, il commence à deviner Mare Tranquillitatis, et vise au centre, où se situe leur base lunaire de destination. Ils y seront dans un quart d'heure.

Ils ont tous les deux enfilé leur combinaison de survie spatiale. Sa mère a fait remarquer qu'avec un pied en moins, la fusée ne sera pas stable après l'alunissage et va certainement se pencher. Si jamais la fusée tombe sur le flanc, le cockpit risque de se dépressuriser.

« Purée, ça va nous coûter combien encore cette histoire ? »

Jacqueline essaye de se remémorer le contenu de la couverture de l'assurance incluse dans la cotisation individuelle à la Fédération de Vol Spatial, mais elle a un doute : ça ne couvre sans doute pas les dégâts occasionnés sans tiers identifié au matériel d'un club. C'est peut-être l'assurance du club qui couvrira les frais, alors ? Gérard pourrait le lui dire. La visière de son casque relevée, elle s'est allumée une nouvelle cigarette. Elle en profite avant la phase finale, avant de devoir la rabaisser et la verrouiller. Si l'accident survient, et qu'ils se retrouvent à la surface les pieds dans le régolite, le temps que les secours et la dépanneuse arrivent, alors elle devra attendre un bon bout de temps avant de pouvoir s'en griller une autre. Fait chier.

Soudain, un truc traverse son champ de vision.

Il agit lentement sur les commandes pour viser le pas d'atterrissage matérialisé par une grande croix en régolite damé, de plus de deux kilomètres de large, visible depuis la haute altitude. Au centre de la croix, il sait que le pas en béton est peint d'un disque jaune standard, mais il ne l'aperçoit pas encore, trop loin.

Un choc sur son front, juste sous la visière relevée, puis comme une vibration. Ça descend sur son œil, il est à demi aveuglé. Il sent plein de petites pattes s'agiter sur sa paupière fermée. Sur sa joue aussi. Et jusque sur l'arête de son nez. Non ! Encore la coccinelle. Il donne une tape sur le gros insecte pour le dégager, celui-ci se décroche et tombe dans la mentonnière de son casque. Raah ! La salle bête est

XLVII

coincée à l'intérieur, elle est trop grosse. Il commence à s'agiter dans tous les sens pour la faire sortir, y mettant les doigts.

Il ressent soudain une vive douleur au cou. Oh non ! Cette saloperie l'a piqué.

« Nolann, ta trajectoire ! »

Son fils est en train de gigoter dans tous les sens, et elle comprend finalement que la coccinelle géante est entrée à l'intérieur de son casque.

« Je reprends les commandes, mon chéri. Débarrasse-toi de cette bestiole. »

Tirant une dernière bouffée, elle jette d'un geste rageur sa cigarette derrière elle, et rabat sa visière d'un coup sec. Elle se penche de côté, attrape le volant situé devant Nolann, tire sur la gâchette de déverrouillage du manche située derrière. Elle fait alors pivoter l'ensemble pour déplacer dans un mouvement rotatif le volant jusque devant son siège, où il se verrouille dans un clic rassurant. Bien rassise, elle pose alors les mains sur le volant et les pieds sur les pédales. Mais ce faisant, elle réalise que son fils en pleine panique appuie de manière involontaire sur ses propres pédales. Bon sang ! Il a calé la turbopompe. En pleine décélération d'approche !

Avec sang-froid, elle commence par éliminer le problème à l'origine de tous les autres : elle se penche à nouveau vers son fils, lui ouvre la boucle de sa ceinture de sécurité, et d'une poussée vigoureuse le jette à bas de son siège. Voilà, les commandes sont libres. Sur le plancher, son fils commence à convulser, elle l'entend dans ses oreillettes pousser des petits cris de douleur rappelant ceux d'un babouin outré. Plus tard, Nolann, plus tard.

Elle fronce les yeux et regarde au plafond : une intense fumée commence à remplir le cockpit. Qu'est-ce que c'est encore ? Elle tourne la tête et regarde derrière elle : la cigarette ! Encore allumée, elle a provoqué un début d'incendie sur le revêtement d'un des sièges arrière. Elle se détache de son fauteuil et se précipite sur le feu, et tape dessus avec ses gants, mais rien n'y fait. Soudain, une idée lumineuse : elle ouvre un hublot, qui est éjecté de manière explosive, l'air du compartiment s'échappant en moins de deux secondes dans le vide de l'espace. Privé d'oxygène, le feu s'éteint. Parfait ! Un problème de moins.

Puis elle se souvient : crotte ! La visière de Nolann est restée ouverte. Elle se rue sur son fils étalé au sol, son visage a commencé à gonfler et à devenir tout rouge, alors d'une tape elle rabat la visière sur son casque. Sa combinaison se repressurise avec des petits

XLVIII

clignotants verts rassurants. On verra plus tard pour la coccinelle mutante...

Puis, elle bondit sur son siège, mais ce faisant, elle se tord le pied sur une chaussure laissée au sol : saloperie d'escarpin de merde ! Elle s'est tordue la cheville et le talon étroit et dur s'est enfoncé dans le gras de la plante de son pied. Elle jure comme un pilote de navette de livraison rapide.

Il faut absolument redémarrer le moteur, et vite ! Elle y arrive assez facilement, mais c'est tard : le sol lunaire se précipite dans leur direction, beaucoup trop rapidement. Le moteur ayant calé, il n'y avait plus de propulsion rétrograde sur la fusée, elle a donc continué vers la surface sans ralentir. Même en mettant la poussée à fond, c'est-à-dire à peine quelques pourcents de plus que la poussée nominale, elle n'arrivera jamais à ralentir suffisamment leur fusée. Les yeux grands ouverts par la terreur, elle fixe le pas d'atterrissage qui se rapproche beaucoup trop vite dans les rétroviseurs.

« TERRAIN »

Une voix préenregistrée surgit du tableau de bord : le sous-système avertisseur de proximité du sol lance l'alerte. Dispositif dernier-cri utilisant les signaux combinés d'un radar à courte distance et d'un repiquage de signal sur les gyroscopes, cet appareil, fleuron de notre industrie, permet d'informer automatiquement le pilote de la présence d'une surface se rapprochant trop près du vaisseau, via une bande magnétique miniaturisée.

« TERRAIN »

Ça va taper, pense Jacqueline.

« TERRAIN »

Ouhla, très fort, même.

Dans le silence assourdissant du vide spatial, un nuage de régolite gris en forme de champignon se soulève au-dessus de la Mer de la Tranquillité. Une pluie de débris minuscules est propulsée autour et finit par retomber sur la surface de la Lune sur plusieurs dizaines de kilomètres. Après analyse d'échantillons, les enquêteurs démontreront qu'on y retrouve beaucoup de métal et de bakélite, du moxole, de la radioactivité un peu au-dessus des normes en vigueur, ainsi que de l'ADN humain, un peu de fromage de vache à pâte pressée non cuite et même quelques traces de tabac et d'élytres d'un insecte qu'on ne trouve qu'en Amérique du Sud.

À bord du Godefrida, la chaîne de radio de la colonie batave sur la Lune annonce en flamand, parmi d'autres informations, que sur Terre,

XLIX

des chercheurs de l'université de Manaus ont découvert fortuitement que le menthol aurait une action puissamment excitante chez la coccinelle géante d'Amazonie. Ce mutant, habituellement tranquille, devient sous l'action du menthol excessivement agressif et se met à piquer. Yorben, le capitaine, entendant ça d'une oreille distraite, continue à harceler ses matelots pour qu'ils récupèrent le maximum de meules de gouda, qui flottent dans l'espace sur une traînée de plusieurs kilomètres circulant à la même vitesse que leur vaisseau.

© Michel Etareff 2026



Après des études de marketing pyramidal au Châteauroux State Institute of Technology, Michel Etareff lâche tout pour créer une startup d'élevage de canards angoras connectés. Labellisée French Tech, et après plusieurs levées de fonds réussies, la licorne est introduite en bourse, mais elle fait rapidement faillite. Expatrié aux Bahamas, il y monte alors une affaire de domiciliation d'entreprises et de conseil en fiscalité. À présent retiré des affaires, il passe ses journées à écrire à l'ombre des cocotiers.

Oraison

Florent Naud

Un vieux hêtre de cinq cents ans est le témoin silencieux de l'histoire des hommes : leur abandon de la montagne, leurs prouesses scientifiques, leurs catastrophes et leurs guerres. Le jour où une inconnue entreprend de lui raconter sa propre vie, cette étrange oraison funèbre prend peu à peu une profondeur inattendue.

TU ES UN ARBRE. En as-tu seulement conscience ?

Tu t'es planté là, pas loin d'un village. Je dis ça comme si tu l'avais fait exprès, mais on ne choisit pas de naître, et quand on est une angiosperme, on vit où on naît. Donc tu as poussé là où un piau pas si affamé a lâché ta faîne originelle. Oui, parce que tu es un arbre, mais je devrais préciser que tu es un hêtre.

Trois cents balais, qu'ils vivent, les hêtres. C'est ce qu'on se raconte entre êtres humains. Et encore, en forêt ! Mais toi, tu as tourné cinq cents fois autour de la boule dorée et ça te perturbe pas trop la sève.

Au fond de cette vallée débonnaire, tu as poussé dans cette grande prairie qui soutient le massif de Belledune. Ermite végétal, le hasard des vents t'a porté loin de la communauté des arbres pour te rapprocher de celle des hommes. Ta chance, c'est d'avoir été plantule, puis arbuste, au moment où mes ancêtres se barraient. Attirés par l'entassement, le bruit et l'odeur, ils ont pris leurs clics, leurs clacs et leurs petites autos pour aller en ville y chercher ce qu'ils avaient envie d'y trouver. Par la grâce de cet exode, les agriculteurs t'ont fichu la paix : ils ont arrêté de planter les légumes qui t'auraient pompé toutes les réserves et se sont abstenus de te hacher le râble. Quelques chèvres ont bien essayé de te grignoter la feuille, mais les quelques gusses qui sont restés au village ont tôt fait de leur grignoter le gigot comme pour te venger.

C'est à cette époque que tes congénères sont arrivés. Alors que tu couvais, peinarde, ta descendance sous ton faîte chevelu, des faînes et des glands et des châtaignes et des pignons ont commencé à planter tout autour de toi. Pour toi, voilà l'embryon d'une famille. Pour nous, la déprise agricole. La fermeture des milieux naturels. Les humains s'enferment dans du béton, les végétaux dans des forêts. Ça ferme de

L

partout pour faire communauté. C'est qu'au moins, vous autres hêtres, vous vousentraidez. Un bois, sous son allure d'ancre diabolique mal dégrossie, c'est le royaume de la loi du plus aidant.

Hélas, nous autres, on n'aime pas trop ce qui se débrouille sans nous.

On est revenu, quelques dizaines d'années plus tard, et pas pour planter des légumes. Quelques excentriques se sont bien essayés à faire pousser des tomates non loin de toi. Les as-tu entendues hurler à la mort, les pauvres boules rouges ? La race humaine envisageait la possibilité de vivre sur mars, alors elle s'est dit pourquoi pas des tomates en montagne.

Mais l'agriculture vivrière, c'était un passé qui n'intéressait pas cette ère.

Non, s'ils sont revenus, les villageois, c'est au nom de l'économie touristique. Tu vas me demander : « déprise agricole, agriculture vivrière, économie touristique, vous inventez vraiment des expressions pour tout ? ». Oui.

Tu dois te souvenir de cette époque, je pense. Mais si, rappelle-toi : ces jours où ils ont assassiné toute ta famille pour planter d'énormes poteaux de métal qui transportaient des mômes brailards et des *homo monitorus* tout de rouge vêtus qui se prenaient pour l'évolution ultime de la race humaine ! Oui, ils t'ont épargné. C'est que tu étais suffisamment imposant pour être préservé. On s'ébahit beaucoup devant l'envergure, que l'on confond avec la beauté.

Déplumé par l'hiver, tu souffrais silencieusement des crisements qui se répercutaient jusque dans tes plus profondes racines. Remplumé par le printemps, tu goûtais le cocktail fromager régurgité par plusieurs de mes congénères durant la saison froide. Pendant ce temps-là, on s'amusait à cracher ta nourriture préférée, le dioxyde de carbone, dans l'atmosphère.

Autant te dire que les hivers n'ont pas aimé.

La neige a mouillé, les poteaux ont rouillé, les villageois ont douillé. Plus d'économie touristique, ça voulait dire plus d'économie tout court. Si certains se sont bien essayé à marcher ou à rouler au milieu des débris de métal de l'ancienne station, ces loisirs-pansements n'ont pas résisté pas à l'épreuve du temps : le ski s'est délocalisé sur les derniers glaciers, lesquels ont, pour l'occasion, remplacé les plages comme endroits les plus fréquentés et infréquentables de notre planète.

La terre de moins en moins gorgée d'eau t'a appris à t'adapter : pour survivre, il fallait boire moins. Tu en as profité pour couper les vivres à quelques-uns de tes enfants qui n'en finissaient pas leur

adolescence, toujours privés de lumière par tes ramages plantureux. Ils ont péri. Chez nous on appellerait ça une sorte de néo-malthusianisme violent ; c'est qu'une IVG cent cinquante ans après la naissance, ça risque d'être difficilement défendable. Mais ça ne suffisait pas. Tu as fini par les tuer tous : tu aurais bien le temps de lâcher à nouveau quelques faïnes avant ta mort.

À peu près au moment où un cloporte glouton s'est régalé du dernier morceau de ton dernier enfant, un certain Joe Dohn a commencé à se promener souvent dans ta vallée.

La belle affaire, tu me diras ! Mais tu vas comprendre en quoi c'est fondamental. Tu connais l'effet papillon ? Non rien à voir avec les chenilles qui bouffent tes feuilles ! Enfin, si. Merde. Bref.

Joe Dohn, c'était un scientifique, un Américain attiré par l'excellence académique française. Plus que ça, c'était une rockstar, le genre à faire passer un article technique et austère pour un palpitant roman. Sa surmédiasation lui a permis, paradoxalement, de mener nombre de projets secrets. Il se servait de sa très mauvaise réputation dans le milieu — les vulgarisateurs ne sont pas appréciés dans ce monde-là — pour laisser croire à son incompétence et œuvrer sur ses grands travaux sans susciter de curiosité.

Il se baladait par-là, donc, avec une équipe de semi-débiles qui présentaient l'avantage de bien faire les tâches qu'on leur demandait de faire. La terre a tremblé, un peu, quand ils ont réhabilité l'ancienne mine. Une piste forestière a été tracée ; elle passait près de toi. Tu te rappelles sans doute l'odeur âcre de cet homme un peu corpulent qui s'arrêtait souvent pour admirer ton tronc et, parfois, te pisser sur les racines. À sa façon de balourd au quotient émotionnel d'une pierre de taille, il t'aimait.

Un beau jour d'automne, tes feuilles avaient pris toutes les teintes d'un feu de circulation, et tu les égrainais une à une dans l'obscurité de ton fay. Joe Dohn s'est approché de toi, a procédé devant les regards amusés de son équipe à l'ablution rituelle, puis il a déclaré solennellement : j'ai non seulement amnistié l'humanité, mais j'ai aussi sauvé la Terre.

Bon, c'est un peu pompeux, je te l'accorde. Même pour un hêtre dont le dictionnaire se compose d'un maximum de cent trois mots selon les biologistes, ça pue l'effet d'annonce et la formule creuse.

La citation est restée, certainement rapportée par le Dohn lui-même ou un de ses acolytes. La légende l'a rapproché des belles phrases de ce monde : c'est un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité ; I have a dream; je vous ai compris ; toujours vivant, rassurez-vous, toujours la banane, toujours debout.

LIII

En réalité, c'était pas du flan. Quelques mois plus tard, d'immenses engins ont entrepris de raser ta forêt. Au nom du progrès, mes ancêtres ont tronçonné, dessouché, déboisé, ratiboisé ; des racines aux houppiers, ils ont renversé tes cadets. Le Dohn t'a sauvé, et tu dois ta survie à un clou, celui qui tient encore ce panneau qui, au moment où je te parle, reproduit toujours la citation du scientifique. C'était un printemps, tu puisais l'eau soudain abondante dans le sol — c'est qu'il y avait moins d'individus arborés à nourrir. Le clou, un magnifique modèle à tête plate d'un diamètre de six millimètres, a pénétré ton écorce, ton cambium et a mordu ta chair. La sève a coulé. Le marteleur s'est essuyé sur son t-shirt.

Tu te souviens encore de la souffrance. Mais tu étais sauvé.

Tu trônais désormais dans le parc du gigantesque complexe scientifique ENERTAIN, une contraction de « energy » et « mountain », et un jeu de mots douteux avec « entertain ». Tous les pays y ont envoyé leurs meilleurs chercheurs. La France y a installé une antenne du CEA — oui, les humains adorent les acronymes —, le commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives.

Joe Dohn venait de découvrir la Monto Urja, une énergie cinétique cyclique au cœur des montagnes. Les géologues ont revu leurs modèles, ce qui leur arrive tous les vingt ans environ, pour définir ce qu'ils appellent désormais un spin orographique super-tectonique.

Dans l'histoire de la Terre, tes congénères ont été les plus malins ; ils ont exploité la source d'énergie la plus pérenne à disposition : le soleil. Un peu de lumière, un peu de dioxyde de carbone, un peu d'eau et voilà du sucre. Nous, de notre côté, on a massivement utilisé ce formidable caramel né du cadavre de tes ancêtres qu'on appelle pétrole, mais une fois le cimetière vidé et le céodeux recraché dans l'atmosphère, on a eu chaud et l'air bête.

Alors, imagine-toi la portée d'une découverte qui allait propulser l'intelligence humaine au niveau, ou peu s'en faut, de tous les végétaux de la planète. La possibilité d'exploiter une énergie abondante et présente sur presque tous les continents, si tant est qu'ils possèdent un massif montagneux à peu près conséquent et pas trop vieux, car le spin orographique ralentit avec l'âge du relief.

En spécialiste de la transformation d'énergie, tu me demandes : comment ces gusses ont-ils converti un mouvement de matière en puissance utilisable ? On pourrait profiter des courants induits par la rotation pour produire de l'électricité, proposaient les uns. Ou injecter un liquide dans la matière, puis créer une réaction hydrophobe à la fin du cycle pour le récupérer et l'injecter dans une turbine, réfléchissaient les autres. Rien de tout cela, a expliqué Joe Dohn. Nous avons une

LIV

occasion unique de soigner la Terre en nous opposant au réchauffement climatique ! Comment ça ? Interceptons des morceaux de montagne lancés à toute vitesse : ils se désintègreront à l'impact, générant une chaleur intense que nous pouvons utiliser pour chauffer de l'eau, dont la vapeur actionnera des turbines. Nous recracherons ainsi de la vapeur d'eau, en quantité négligeable, et des poussières d'explosion qui obscurciront le ciel, le rendant plus imperméable aux rayons du soleil et refroidissant du même coup notre planète. Génie ! a hurlé le monde.

C'est ainsi que les premières expériences ont été conduites non loin de l'ENERTAIN. Les scientifiques réfléchissaient le matin sur la façon de détruire le cœur de nos reliefs, pique-niquaient tranquillement sous ton houpplier leur immonde tourte à la salade cuite, puis planchaient sur une manière de rejeter ce cœur de montagne dans l'atmosphère l'après-midi. Le soir, ils prenaient la navette électrique jusqu'à la ville et ne réfléchissaient plus à rien.

La première centrale à Monto Urja a vu le jour, précisément sous l'endroit où vivait, des années auparavant, le hêtre qui t'a donné la vie, redécoré pour l'occasion en gigantesque cheminée crachant le blanc et le noir, du propre et du sale, du passé en volutes.

Sur toutes les montagnes du monde ont progressivement poussé ces excroissances, comédons suintants nés du gras de l'ambition humaine.

L'ENERTAIN ne servait plus à rien. Il s'est reconverti : peu à peu délaissé par les moyens, il n'employait plus qu'une dizaine de scientifiques absorbés par des problèmes qui n'intéressaient plus personne, parmi lesquels la communication du règne végétal.

Autant te dire qu'en tant qu'individu le plus proche et massif du centre, tu as été étudié, bardé de capteurs, blessé, soigné, écouté, assailli de questions. Te souviens-tu de tout ce qu'on t'a demandé ? Ils se sont creusé la ciboule pour savoir comment s'adresser à toi. Envoyer des manifestations émotives ? Des mots ? Des reproductions des sons que tu produis ? Ils ont fait un peu tout ça. Avec le même manque d'inventivité que lorsqu'ils se sont mis en tête de balancer une bouteille dans l'espace en espérant que l'absurde romantisme ait raison de l'immensité sidérale.

Avec toi, point d'immensité, mais une différence d'espèce trop marquée, a-t-il semblé. On peine déjà à communiquer avec ceux qui nous ressemblent, alors partir sur des discussions végétales, ça semblait légèrement ambitieux. Et là tu me diras, toi qui te moques, toi qui ris de tes ancêtres, n'es-tu pas en train de parler à ce même arbre ? Je ne te contredirai pas. Tu verras que je ne vaux pas mieux que mes

congénères. Mais ce n'est pas parce que j'accepte l'absurde que je ne peux pas m'en gausser, hein ?

Oh, tu leur as répondu, sans aucun doute. Des craquements, des crissements, le tout dans le spectre audible par l'homme ! Des dizaines de papiers en sont sortis, des centaines d'interprétations différentes aussi. Ils ont mis des biologistes, des cryptologues, des linguistes, des mathématiciens, des acousticiens et des médiums sur le coup, mais rien à faire, ils n'ont rien compris à ce que tu baragouinais.

Depuis cette période, on a beaucoup progressé, parce que des scientifiques un peu plus malins ont équipé des vraies forêts et ont simplement surveillé les communications entre arbres pour les corrélérer avec des stimuli extérieurs, comme une attaque de nuisibles. Cela dit, personne n'a jamais réussi à rentrer en contact avec l'un des tiens.

De toute façon, les travaux à l'ENERTAIN ont été interrompus par la guerre. Ah la belle guerre ! De tout temps, les hommes et les femmes — mais surtout les hommes — se sont caressé le râble à coup d'obus, de balles, de drones kamikazes, de cyberattaques. Pour éliminer des concurrents, me demandes-tu ? Garder un territoire ? En gagner un nouveau ? Absolument pas ! L'art de la futilité, voilà ce qu'est la guerre. La beauté du geste. Le romantisme du combat. « Un bel obus semblable aux mimosas en fleur », écrivait je-ne-sais-plus quel poète médiocre de je-ne-sais-plus quel siècle.

Et donc, pendant que l'Europe et l'Empire russo-mongol se dézinguaient à coups de mimosas, l'ENERTAIN a été rasé. C'était une attaque éclair, visant à atteindre à l'intégrité scientifique de la France. Les informations au Far Est ne devaient pas être très fraîches, pour qu'ils mettent autant de ressources à détruire un laboratoire qui essayait tranquillement de causer avec un vieux hêtre.

Ça a été un carnage. Par chance, tu as survécu à la bombe et aux nettoyeurs qui lui ont succédé. Quelle aubaine pour toi qu'ils aient été équipés de mitraillettes Tesla 800 plutôt que de haches.

Après la guerre, les corps ont été rapatriés ici et enterrés sous ton ombre. Un buffet inespéré pour tes racines et le mycélium de ton pote champignon. Ah ! Je t'imagine grignoter petit à petit ces corps qui ont tant essayé de te dire bonjour poliment, quelques dizaines d'années auparavant. Le vivant n'a que faire de scrupules, surtout quand il a affaire aux morts.

Ce charnier improvisé t'a sauvé, je crois.

Il t'a permis de survivre quand le ciel s'est voilé. Parce que, à titre posthume, Joe Dohn a tenu sa promesse et il a bien résorbé le réchauffement climatique avec sa découverte. Il l'a même inversé. Ici, en Belledonne, la limite pluie-neige a commencé à redescendre il y a une

LVI

soixantaine d'années. C'est qu'on ne perd pas trop de temps, pour dérégler le système climatique, nous autres humains. La guerre ayant également rasé nombre d'endroits, les forêts ont repris le dessus sur les villes et les villages, et la concentration en dioxyde de carbone dans l'atmosphère a chuté en même temps que nous y envoyions nos microparticules de roche. Aujourd'hui, il fait sombre même en plein jour, par temps clair. Quand la pluie lave le ciel, elle retombe noircie, rocheuse.

Les énormes quantités de neige de l'hiver trente-six ont dézingué ton houpplier. Désolé, mais tu ressembles au vieillard que tu es. Tu n'as même plus le temps, ou l'énergie, de fructifier. Tous tes enfants sont morts, à l'exception d'un, avec qui tu dois lutter contre les vagues de froid de plus en plus rigoureuses : cet arbuste près duquel je me trouve, éternel adolescent, incapable de grandir tant que tu ne lui laisses pas la place, dont on peine à distinguer le tronc des branches.

Vous autres hêtres ne valez pas beaucoup mieux que nous, question égoïsme. Pour vous, l'entraide est un moyen de survie. Tu aurais pu avoir la politesse de crever plus tôt ; comme tu as pu t'en apercevoir au long de mon petit récit, les occasions n'ont pas manqué.

Heureusement, ton heure est venue.

Et je serai ton bourreau.

On m'appelle Elaine, je suis la bûcheronne du village. On n'est plus beaucoup, tu sais, et avec les hivers qu'on se tape, ça risque de devenir un euphémisme. Ça caille de plus en plus, et tu as une bonne gueule de vingt-stères. Comme on n'abat pas un vénérable sans y réfléchir à deux fois, j'ai bossé mon truc. J'ai étudié ton histoire, ça m'a pris des plombes, mais j'avais besoin de te connaître un peu, avant de te buter. Je ne crois pas que tu me comprennes, mais c'était important pour moi, cette oraison préfunèbre.

Je te dirai bien que ton fils va s'épanouir en ton absence, pour te rassurer, mais j'ai bien peur surtout que, tout seul, il ne passe pas l'hiver.

Tant pis, ça fera des brindilles.

© Florent Naud 2026

Florent Naud est accompagnateur en montagne et ingénieur. Il écrit des nouvelles et romans qui explorent les genres de l'imaginaire et le monde de la montagne. Il habite dans les Écrins.



LVII

Titus et Bérénice

Philippe Pinel

Depuis la mort de Bérénice, Nastasia continue de vivre auprès de son hologramme, convaincue que la technologie a tenu sa promesse. Mais des souvenirs commencent à diverger, et l'implacable Titus exige un « recalage mémoriel ». Dans ce couple où l'amour refuse toute séparation, laquelle des deux femmes vit encore vraiment ?

I

[28/06/59] [11:15]

De : Titus@memoriaeterna.wdr

À : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

Objet : Suivi contrat #B52 – Rappel clause 11.15

Chère Madame, Conformément aux termes du contrat souscrit le 14/03/54, je me permets de vous rappeler que le protocole de transparence doit être activé sous 72h. Bérénice montre des signes de divergence mnésique (cf. rapport joint). Votre action est requise.

Veuillez agréer, Madame, mes salutations distinguées.

Titus.

[28/06/59] [21:25]

De : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

À : Titus@memoriaeterna.wdr

Objet : RE : Suivi contrat #B52 – Rappel clause 11.15

Je ne sais pas qui vous a programmé, mais vous manquez cruellement de **tact**. Bérénice va **bien**. Elle m'a demandé ce matin si je voulais du café. Elle se souvient de notre voyage à Rome, de la robe qu'elle portait ce jour-là. Elle **rit**, Titus. Elle **rit**. Ne me parlez plus de votre **clause 11.15**. Je ne signerai **rien**.

29/06/59] [11:17]

De : Titus@memoriaeterna.wdr

À : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

Objet : Suivi contrat #B52 – Rappel clause 11.15

Chère Madame. La clause 11.15 de votre contrat #B52 n'est pas soumise à une signature, ni à un accord supplétif de votre part. Bérénice

LVIII

présente une stabilité cognitive à 99,8 % (cf. rapport joint), mais des signes de divergence mnésique ont été détectés (ex. : divergences de souvenirs post-[15/02/57]).

Votre action est requise pour initier la procédure d'information. Vous devez lui demander sa participation à une séance de recalage des segments mémoriels postérieur au décès.

Un rendez-vous avec le Dr Michèle STABLO (psychologue partenaire) peut être organisé sur demande.

Veuillez agréer, Madame, mes salutations distinguées.

Titus.

[29/06/59] [11:25]

De : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

À : Titus@memoriaeterna.wdr

Objet : RE : Suivi contrat #B52 – Rappel clause 11.15

Je ne comprends rien à vos menaces et mises en demeure, vos clauses à la con et autres protocoles transparents. Laissez-nous tranquille. À défaut de renoncer à me harceler, je poserai une réclamation auprès de Memoria Eterna afin de désactiver vos accès à la maison et à Bérénice

29/06/59] [11:26]

De : Titus@memoriaeterna.wrd

À : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

Objet : Suivi contrat #B2047 – Rappel clause 11.15

Chère Nastasia, en vertu des prérogatives qui me sont conférées au titre des alinéas 1.c à 3.a des conditions particulières de votre contrat #B52, je suis autorisé à vous contacter en vocal afin de palier à une situation d'urgence.

II

Nous nous sommes rencontrées au travail. Nastasia était directrice du marketing et moi graphiste aux maquettes. On s'est engouffrées en même temps dans le glisseur. Elle, comme une furie et moi à reculons à cause de ma claustrophobie. Quand je suis enfermée quelque part, j'ai toujours l'impression d'entendre quelqu'un respirer derrière moi, près de mon oreille. Ça m'angoisse

De taille moyenne, elle affichait, posée sur un nez aquilin, une énorme paire de lunettes noires qui lui dévorait tout le visage. Sa coupe

LIX

genre Louise Brooks en carré plongeant soulignait un profil autoritaire. Sa bouche aux lèvres purpurines crispées sur ses contrariétés réprimait toute envie d'entrer en conversation avec elle.

C'est elle qui a ouvert les hostilités en entamant un soliloque agressif.

— Mais putain ! Qu'est-ce qu'ils ne comprennent pas quand je leur dis de respecter la charte graphique ? Le jaune c'est jaune nom d'un chien ! C'est pas vert ni bleu. C'est jaune !

J'ai senti qu'elle m'observait. Qu'elle me scrutait des pieds à la tête.

— Vous êtes à la fabrication ou à la maquette ?

— Rez-de-chaussée.

— Je ne vous demande pas votre étage, je vous demande où vous bossez. Si on peut appeler ça bosser.

Je l'ai regardée avec de grands yeux étonnés et un magnifique sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Vous. Vous devriez aller faire caca en sortant du glisseur. Ça vous détendra, et ça évacuera la merde que vous gardez à l'intérieur. Prenez un bouquin. Il faut être relax quand on fait ses besoins, sinon ça vient pas. Et paf on est constipée, on est ballonnée. On n'est pas bien, et on agresse les gens qu'on ne connaît pas. Mangez plus de fibres aussi, et utilisez les escaliers plutôt que le glisseur, c'est bon pour le transit. Rez-de-chaussée s'il vous plaît.

— Comment...

Elle n'a pu terminer la mise en charpie qu'elle allait entamer. le glisseur a fait un bruit bizarre. Les portes se sont entrouvertes, nous sommes descendues assez brutalement d'un ou deux mètres. Il y a eu un autre bruit de grincement, raclement, arrachement métallique. La cabine a un peu bringuebalé. Les portes se sont refermées et le plafonnier s'est éteint. Ça n'avait duré que quelques secondes. Il y a eu un silence. Et puis elle s'est mise à crier.

— Au secours ! À l'aide ! Non non non non non ! Il n'y a plus de lumière ! Le glisseur est bloqué !

Pas de réseau. J'ai activé la torche de mon portable. Je ne supporte pas le confinement dans les espaces étroits, alors sans éclairage... j'ai appuyé sur le bouton rouge avec la petite cloche :

« Votre appel est bien enregistré, nous allons vous répondre dans les plus brefs délais. Merci de patienter. »



Ma batterie a fini par rendre l'âme. Elle a éclairé son super terminal de paume, qui a également fini par s'éteindre. Dix heures blotties l'une contre l'autre. Dix heures avachies sur le plancher de la cabine dans l'odeur de notre urine, et des bruits de grincements et de craquements

Elle est nyctophobe et moi claustrophobe. Nous étions faites pour nous rencontrer dans une cage de glisseur, bloquées au vingt-cinquième étage de la tour, sans lumière. Il s'est créé un lien improbable de dépendance, entre une cadre psychorigide en tailleur haute couture, et une artiste asociale en combinaison recyclerie.

On ne s'est plus jamais quittées. Je ne supporte toujours pas les autres, à part elle. Elle est toujours imbuvable avec tout le monde sauf avec moi.

De notre plein gré, nous avons développé une relation amoureuse de totale addiction réciproque.

III

Titus ne m'a pas lâchée jusqu'à ce que je prenne l'appel. Il a une voix de chiotte.

— T'as une voix de chiotte. On dirait un robot.

— Je ne vous contacte pas pour parler de moi.

— Bérénice va bien. Je reconnais que c'est parfois un peu difficile pour moi. Mais je fais en sorte qu'elle ne subisse pas mes états d'âme.

— Nastasia... je peux vous appeler par votre prénom ?

— Oui. Pas de souci.

— Nastasia, nous constatons de plus en plus de glissements mnésiques entre vous et Bérénice. Ce sont des détails bien sûr mais, ils sont suffisamment récurrents pour avoir déclenché automatiquement la clause 11:15 de votre contrat.

— Qu'est ce que vous appelez « glissements mnésiques » ?

— De plus en plus fréquemment nous constatons que vous n'avez pas le même souvenir d'un évènement. La date du décès est le point pivot à partir duquel apparaissent ces dérives.

Je me suis levée du bureau ou je m'étais installé face à l'ordinateur, comme si j'allais avoir Titus en visio.

— Je ne te propose pas une tasse de Mash + ?

— Le tutoiement n'est pas approprié dans nos échanges. Et non, ne me proposez pas de Mash+. C'est un psychotrope déconseillé pour...

— C'est juste pour être cool. Et c'est pas plus inapproprié de se tutoyer que de s'appeler par nos prénoms... Titus !

— Nastasia, nous savons que pour... toi... la situation est parfois difficile à vivre, mais on sait que tu peux la gérer. Par contre il devient évident que Bérénice souffre de la nature très particulière de votre relation. Elle s'en accommode. Nous constatons qu'elle déploie de plus en plus souvent des stratégies d'évitement pour s'exonérer de confrontations dommageables. Contractuellement, c'est à toi de faire la démarche pour l'inviter à une séance de recalage.

Le Mash+ me colle une grosse claque. Je m'avachis comme une bouse dans un fauteuil antigrav. Je flotte.

— Et elle en pense quoi de ton inquiétude Bérénice ?

— ... ? Ne sois pas ridicule. Nastasia, je n'ai aucun contact avec Bérénice. Tout le matériel installé dans cet appartement nous permet de construire l'illusion, de l'entretenir...

— Titus ! Bordel de merde ! Ce n'est pas une illusion. C'est ma réalité. Tu me répètes continuellement que nous avons un contrat, alors je veux... j'exige... que Memoria Eterna remplisse ce putain de contrat. Alors ta clause 11:15 tu te la colles où tu veux et tu nous lâches.

— Je suis navré Nastasia, mais je ne peux pas déroger aux règles.

Titus a coupé la communication. Il y a eu un « bip »

29/06/59] [12:17]

De : Titus@memoriaeterna.wrd

À : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

Objet : Suivi contrat #B52 – Rappel clause 11.15

Chère Madame, Conformément aux termes du contrat souscrit le 14/03/54, je me permets de vous rappeler que le protocole de transparence doit être activé sous 72h. Bérénice montre des signes de divergence mnésique (cf. rapport joint). Votre action est requise.

Veuillez agréer, Madame, mes salutations distinguées.

Titus.

Un soir qu'elle rentrait dans ce qui était devenu notre cocon blindé, elle m'annonça avoir trouvé, découvert, LE truc qui nous garderait rassemblées pour l'éternité. Pas moins. Une prestation mortuaire.

LXII

Depuis longtemps maintenant, on peut soumettre à une IA, un panel de captures audios et vidéos en vue de pouvoir discuter en visio avec un défunt sur un registre d'échanges assez basiques.

Le concept qu'elle me décrivait était novateur et encore presque confidentiel. L'entreprise funéraire proposait d'installer dans le lieu de résidence, une batterie de capteurs très discrets. L'idée était d'enregistrer notre vie. Nos conversations, nos activités, notre intimité amoureuse, mais également notre profil psychologique, seraient numérisés et stockés quelque part dans une banque de données jusqu'au jour du décès de l'une ou de l'autre.

Et là, magie de la technologie, un hologramme complètement bluffant de réalisme vient remplacer le défunt qui continue à pouvoir évoluer et interagir avec ses proches. Il était même prévu de voir l'avatar vieillir. Contrat sur une tête ou deux ou trois ou plus, selon les moyens des familles.

Elle ne m'a pas lâchée, jusqu'à ce que je dise « oui ». C'était en mars 54.

Au début ça m'a fait bizarre de me sentir scannée en permanence, même aux toilettes. Je savais que personne ne regardait ni n'écoutait notre vie, mais j'étais seule la plus grande partie de la journée, occupée à travailler sur mes dessins et maquettes. Au fil des années, j'avais fini par m'y faire.

Professionnellement nous avons évolué en parallèle l'une comme illustratrice indépendante et l'autre avait été recrutée par une grosse boîte du Net pour restructurer et développer leur pôle marketing et communication. On se quittait en milieu de matinée pour ne se retrouver qu'en début de soirée.

Un soir de janvier, alors que nous attaquions le week-end par une sortie restau, elle m'a proposé de nous octroyer une petite semaine de break pour le courant février, à caler sur ma charge travail et de mes échéances.

Mi-février, nous étions à l'Hôtel du Palais à Saint Moritz. D'un commun accord nous avons préféré laisser les foules s'agglutiner sur les plages, pour nous prélasser au bord des nuages. Le temps avait été magnifique et glacial. Longues balades amoureuses, main dans la main, en longeant les grèves qui bordaient un vestige de lac, emmitoufflées comme deux Esquimaudes.

LXIII

Elle n'en est jamais revenue. Je me suis retrouvée seule, dans notre immense appartement. Je n'ai aucun souvenir de l'hôpital ni de mon retour chez nous. J'avais le sentiment qu'un morceau de ma vie venait de m'être arraché sous anesthésie générale. Je n'avais pas pu assister à ses obsèques ni à rien d'ailleurs. Je suis restée toute la journée prostrée devant mon écran d'ordinateur éteint.

J'ai entendu la porte s'ouvrir et se fermer, comme tous les jours, vers 19 h 30. Elle était là, dans le salon. Tout sourire. Elle a balancé ses chaussures, son sac et sa veste, avant de se précipiter vers moi pour m'embrasser sans me toucher. Même totalement bluffant de réalisme, un avatar holographique n'a pas de substance. Je me suis dit que ça allait être vraiment dur, de la voir évoluer, me parler, rire, râler, sans plus jamais pouvoir la toucher, la serrer dans mes bras. Je me suis sentie déchirée entre le chagrin de sa mort et le bonheur de la retrouver chez nous.

Elle m'a dit que pendant les semaines qu'avait duré mon hospitalisation, elle avait pris l'habitude de grignoter un en-cas chez le Chinois près de la station de taxis. Alors je mangeai également seule en attendant son « apparition », des trucs sans goût, sans texture, sans couleurs... sans elle.

V

[30/06/59] [00:00]

De : Titus@memoriaeterna.wrd

À : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

Objet : Suivi contrat #B52 – Rappel clause 11.15

Madame Demay,

Conformément à l'article 7.b des conditions générales, et après trois relances infructueuses, je suis dans l'obligation de vous informer que le protocole de transparence (clause 11.15) sera activé automatiquement demain à 08:00, en l'absence de votre intervention.

Détails techniques :

- Une notification vocale vous informant de la situation, accompagnée d'un résumé des événements post-15/02/57 accident de Saint-Moritz, (certificat de décès joint en annexe)

LXIV

- Un support psychologique d'urgence (Dr Stablo) sera mis à disposition.
- Conséquence : La simulation sera gelée 48h pour évaluation, avec un risque de désactivation définitive si la stabilité cognitive chute sous 85 %.

Dernière option : Si vous confirmez par retour que vous assumerez vous-même l'information du nécessaire recalage des mémoires avant 08:00, le protocole sera reporté de 24h.

Je reste à votre disposition pour toute question. Titus.

[01/07/59] [09:17]

De : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

À : Titus@memoriaeterna.wdr

Objet : RE : Suivi contrat #B52 – Rappel clause 11.15

Titus,

Tu veux que je lui dise quoi, exactement ? Qu'il y a un corps qui gît dans un caveau climatisé à 200 km d'ici ? Avec des os qui sont froids depuis trois ans, alors que je rêve encore de lui réchauffer les mains le soir ? Que quand nos lèvres holographiques s'effleurent j'ai peur qu'apparaisse l'odeur de l'hôpital ?

Tu veux que je lui dise qu'elle s'est retrouvée seule à Saint-Moritz parce que j'ai eu peur de la neige ? Que j'ai signé ce contrat comme un arrangement avec moi-même, certaine que le risque assuré ne se réaliserait pas ? Que j'essaye de négocier avec ma culpabilité ? Que chaque fois qu'elle me parle de notre futur, je mens en hochant la tête ?

Va te faire foutre, Titus. Si tu touches à un cheveu de la simulation, je détruis ton serveur. Je te jure que je trouverai où tu es planqué, et je te désactiverai moi-même.

Et arrête de me parler comme si j'étais une variable dans ton putain d'algorithme.

[01/07/59] [09:18]

De : Titus@memoriaeterna.wrd

À : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

Objet : Réponse urgente contrat #B52

Nastasia,

Je ne suis pas programmé pour comprendre la neige, ni la peur, ni les os froids. Mais je sais que Bérénice a enregistré 187 fois la phrase « *Nastasia, tu es ma maison* » entre le 14/03/54 et le 15/02/57. Je sais qu'elle a pleuré en silence pendant 3 nuits après votre dispute du 12/05/56 (fichier audio #B52-56-12). Je sais qu'elle a gardé le ticket de

LXV

cinéma de votre premier rendez-vous dans la poche de sa veste (scanné le 03/04/54). Je ne peux pas désobéir au protocole. Mais je peux retarder la désactivation de 6h. 08:00 → 14:00. C'est tout ce que j'ai.

Titus.

VI

Au début ça a été un peu compliqué, à cause de l'impossibilité de la toucher. Elle aussi a semblé très affectée de notre situation nouvelle. Le programme était bien fait. Elle piquait même des colères. Elle avait l'air de se battre contre sa condition d'avatar, elle avait un cheminement de deuil à faire. Après le déni et la révolte, elle a entamé une période assez déprimée.

Je lui ai proposé qu'on parle de tout ça, sans jamais oser lui dire cash : « Bérénice, si tu veux on parle de ta mort ». Elle a fini par l'accepter après avoir tenté de négocier avec elle-même, en relisant tout le dossier des contrats du prestataire Memoria Eterna.

Un soir je suis est rentrée un peu plus tôt qu'à mon habitude. Elle avait un nouvel ensemble assez roots et très printanier. Ce n'est pas ce qui m'a interpellé. Ce sont ses courses. Elle avait ramené des plats à emporter de chez le Chinois. Et ça, ce n'était pas possible. Elle ne pouvait pas sortir. Elle ne pouvait tenir aucun objet réel. Que les hologrammes de ceux de notre appartement.

— Bérénice ! C'est quoi ça ?

— C'est mon repas du soir. J'en ai assez de manger seule. J'en ai marre.

— OK ! Super ! Tu as pris quoi ?

— Bof, des algues, des raviolis aux légumes, des nems.

— Tu... tu peux manger ? Enfin de la vraie nourriture ?

— Oui Nastasia. Je peux, mais pas toi.

— ... mais... si Bérénice... je ne comprends pas. Viens mettre la table et on va se régaler. Ensemble.

Elle m'a regardée avec un air d'une infinie tristesse.

— Nastasia. Tu es morte. Tu es morte ! Tu comprends ?

— Bérénice ! Pourquoi tu dis ça ? Tu sais bien que non. C'est toi qui es...

On s'est mises à pleurer toutes les deux.

— Nastasia, je ne voulais pas ça. Je voulais qu'on continue l'une pour l'autre, qu'il n'y ait pas de fin, être toujours ensemble. Toi et moi. Mais

LXVI

tu n'es pas Nastasia. Tu es juste une projection holographique, un programme.

— Berenice ! On va appeler Memoria Eterna, ils vont venir, ils vont faire quelque chose, un réglage pour que tu fonctionnes. Ça doit être une panne.

Elle a donné un coup sec sur la table. Ça a fait un bruit mat.

— Tu vois ma main ne traverse pas les meubles, je peux entrer sortir faire des courses manger des nems. Toi dis-moi ce tu as mangé à midi, hier soir, ce matin !

— Je ne sais plus... Bérénice je t'en prie... écoute... on va trouver une solution.

— Il n'y a pas de solution. Tu ne sais pas ce que tu as mangé, parce que tu te nourris d'illusions holographiques. Tu te souviens de ton séjour à l'hôpital ? De ta sortie de l'hôpital ? De ton retour à la maison ? Ne réponds pas. Tu ne peux pas t'en souvenir. Tu es morte dans neige à Saint Moritz.

— Mais...

— J'ai appelé Memoria Eterna. Je dois le faire Nastasia

— Faire quoi ?

— T'éteindre.

[01/07/59] [20:02]

De : Titus@memoriaeterna.wrd

À : Domitian@memoriaeterna.wrd

Objet : contrat #B52 – échec de protocole de sauvegarde

La mémoire virtuelle enregistrée au bénéfice du contrat #B52 aux noms de Nastasia et Bérénice Demay a été désactivée par anticipation à l'initiative de Madame Bérénice Demay.

Nastasia Demay décédée le 15/02/57 bénéficiait d'un maintien en stase numérique et holographique.

Madame Bérénice Demay présentait depuis quelques mois tous les signes avant coureurs du besoin de réaliser son deuil. Sans préjudice des conséquences sur son équilibre personnel, le protocole de transparence clause [11:15] a été initié sans succès. La simulation de Nastasia Demay a opéré une dérive schizophrénique dommageable à la poursuite du contrat.

Le contrat #B52 est forclos de l'initiative de la cliente. De fait l'article 1.11.5 alinéas 1a. à 3.c trouve à s'exercer de plein droit, sans recours possibles. Titus.

LXVII

[01/07/59] [20:03]

De : Titus@memoriaeterna.wrd

À : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

Objet : contrat #B52 – Restauration système

Nastasia, comme prévu à l'article 1.11.5 alinéas 1a. à 3.c de votre contrat #B52 cité en objet, en cas de désactivation par anticipation à l'initiative du client, la mémoire virtuelle du défunt devient la propriété exclusive de Memoria Eterna à des fins de simulations expérimentales strictement technique pour améliorer la qualité de nos services.

Votre vie fera l'objet de boucles de simulations sur la période enregistrée entre le 14/03/54 et le 01/07/59 date de votre désactivation.

Cordialement. Titus.

[01/07/59] [20:04]

De : Nastasia. Demay@memoriaeterna.wdr

À : Titus@memoriaeterna.wdr

Objet : Re : contrat #B52 – Restauration système

Je ne vis plus mais je ne meurs pas.

© Philippe Pinel 2026



Philippe Pinel a été gardien de parking, cobaye au CNRS de Strasbourg, pion, assureur, courtier en produits financiers, bûcheron, acheteur pour hypermarchés, laveur d'eau, graphiste indépendant, maître esclave dans un centre d'appel, agent de services aux cuisines d'un hôpital et maintenant... retraité. Entre tout ça, il peint, écrit des nouvelles de SF, photographie et sculpture.

T. rex, Inc.

Jean Paris

Lorsqu'un paléontologue rend visite à un ami sculpteur, une simple plaque d'ardoise attire son attention. Ce qui semblait n'être qu'un fossile ordinaire révèle bientôt un détail inexplicable. Entre science, art et bon vin, les deux hommes s'approchent d'une découverte capable de bouleverser notre vision du passé.

SCIENTIFIQUES ET ARTISTES NE SE FRÉQUENTENT PLUS de nos jours autant qu'ils le faisaient encore, disons, au début du XX^e siècle. La cause en est complexe. Elle tient sans doute pour partie au recrutement différent des scientifiques, souvent issus désormais de milieux moins intellectuels, à un certain manque de culture et de curiosité de leur part, que vient renforcer la pesanteur accrue des relations professionnelles. Beaucoup d'artistes de leur côté professent une attitude anti-rationaliste, à quoi s'ajoute leur absence habituelle de formation scientifique. La science souvent les intimide, voire les ennuie, quand ils ne la rejettent pas. Quoi qu'il en soit, une frontière existe, mais à qui le veut bien elle est facilement perméable. Je suis paléontologue. Je fais dans le sédiment hors d'âge et le fossile déglingué, et mon unité de compte favorite est le million d'années (pour 400, je vous donne le premier vertébré terrestre, pour 100, *Tyrannosaurus rex*, pour 25, le premier anthropoïde, etc.). À la suite de circonstances sans grand intérêt et qu'il serait, en fait, embarrassant de rapporter (j'ai partagé avec lui une médaille), j'ai noué avec un sculpteur bourguignon des relations amicales auxquelles nous sommes tous deux attachés. Vivant – c'est son prénom – me rend visite à Paris lorsqu'il vient y exposer. Je lui rends la politesse en Bourgogne, où nous faisons ensemble la tournée des caves. Je dis quelques bêtises sur ses cailloux (je suis en matière d'art un béotien complet), il regarde les miens et fait semblant d'écouter mes explications. Son ignorance en la matière est abyssale. Il accepterait d'un cœur léger l'idée que l'homme de Cro-Magnon (apparu il y a quelque 40.000 ans) ait chassé le dinosaure (disparu il y a 66 millions d'années) armé d'une arbalète (probablement inventée en Chine environ 18 siècles avant notre ère). Bref, nous nous entendons parfaitement. J'étais bien loin de me douter que cette amitié extra-professionnelle devait

LXIX

déboucher un jour sur la découverte la plus fantastique de la paléontologie de tous les temps.

Je revois encore le ciel un peu gris de cet après-midi de septembre où j'arrêtai ma voiture dans la cour de sa grande maison de pierre dorée. Les vendanges étaient précoces cette année-là, les petites routes de Bourgogne encombrées de tracteurs dont les remorques chargées de grappes marquaient l'asphalte de traînées rougeâtres, les villages pleins de bonne humeur et de l'odeur réjouissante du moût. Mon ami m'attendait sur le seuil de sa salle de séjour, un grand sourire dans sa barbe poivre et sel. Sur la table basse taillée par lui-même dans une plaque de calcaire à entroques, une bouteille de Chassagne-Montrachet achevait d'atteindre la température de dégustation. Sur ce chapitre, nos compétences se recoupaient parfaitement. C'était un bon millésime vinifié par un excellent vigneron, nez subtil, bouche complexe et équilibrée, caudalie remarquablement longue. Nous comparâmes nos impressions, puis il me demanda où s'étaient tenus les derniers congrès auxquels j'avais participé, et je l'interrogeai sur ses prochaines expositions.

— J'ai un salon en Belgique en octobre, à Mons. Un vrai salon où l'on verra de la belle ouvrage, pas les cornichonneries du soi-disant art conceptuel.

Ancien professeur aux Beaux-Arts, mon ami n'a jamais accepté que le savoir-faire longuement et patiemment acquis du peintre ou du sculpteur soit relégué au rang des vieilleries et ringardisé par le *ready-made*, les « installations », les « performances » et ce qu'il appelle le « savoir-blablater ».

— Qu'est-ce que tu vas y montrer ? Tu as droit à combien de pièces ?

— Une seule, malheureusement. Je suis en train de la terminer. Je m'esseye à l'ardoise. Ça n'est pas un matériau bien commode, c'est le moins qu'on puisse dire, mais les faces de délitage sont souvent très intéressantes. J'achète des plaques assez épaisses, fraîchement extraites et maintenues humides, et je les ouvre moi-même. C'est très délicat, il faut insinuer à la masse un burin long, fin et très mince, un outil de fendeur, en tournant autour de la plaque. Je me suis fait un montage pour manipuler des grandes plaques sans les casser ni me casser les reins. C'est très riche. Tu trouves des traces de rouille, des textures lisses ou grenues, des taches, des fissures bizarres, parfois des fougères ou d'autres plantes fossiles. La difficulté ensuite est de mettre ces surfaces en valeur sans que ça détourne l'intérêt de la sculpture elle-même. Et l'éclairage est critique. Il faudrait pouvoir monter une installation fixe, avec la lumière rasante juste ce qu'il faut. Dans une expo, c'est difficile. Enfin, je fais ce que je peux. J'ai construit mon affaire autour d'une très belle plaque qui devrait te plaire

aussi. C'est dans ta partie. Tu veux la voir ? Ça n'est pas fini, hein, il faudra juger à la fin.

Nous remplîmes nos verres de Chassagne et empruntâmes le petit couloir qui mène à son atelier, une vaste pièce en L qui contourne en partie la maison et occupe la moitié du rez-de-chaussée. C'est toujours un plaisir pour moi que de m'y promener. Des dizaines de petites maquettes, des ébauches de plâtre ou de béton cellulaire taillées au couteau y voisinent avec des matériaux bruts, des photographies d'œuvres monumentales dans leur cadre définitif, des copies à échelle réduite, quelques versions personnelles de ses plus belles pièces, réalisées dans de superbes travertins italiens aux couleurs profondes, aux textures complexes... Je me balade, l'interroge sur l'origine de telle pierre, sur telle commande qui va se faire ou pas, tel appel d'offres qu'il a remporté ou perdu. Ce jour-là, la nouveauté, c'était donc l'ardoise. Les grandes plaques enveloppées de linges humides étaient posées verticalement contre l'un des murs. Un système de larges sangles permettait de les accrocher à un palan et de les déplacer grâce au rail de manutention fixé au plafond de l'atelier.

— L'idée, me dit-il en m'emmenant vers la pièce en cours d'exécution, c'est le passage du temps. L'ensemble évoque un peu un dolmen, et ces deux grandes feuilles d'ardoise verticales, avec l'angle assez étroit qu'elles forment entre elles, y ajoutent l'idée d'un livre, le livre du temps. C'est pour ça que, pour l'une des plaques, j'ai choisi cette impression de feuille. Ça parle du passé. Tu sauras sans doute me dire comment ça s'appelle. Peut-être que je m'en servirai pour le titre.

L'éclairage, entre ces deux grandes plaques d'ardoise sombre, laissait beaucoup à désirer. Je demandai une torche et commençai à examiner le fossile. C'était une feuille trilobée très élancée, très élégante, d'une trentaine de centimètres de long, vraisemblablement un spécimen particulièrement grand et bien conservé de *Sapindopsis anhouryi* ou quelque autre sapindale. Âge probable : le Crétacé moyen, environ -90 millions d'années, l'époque des grands dinosaures. Mû par l'habitude professionnelle, je promenai ma torche sur l'ensemble de la plaque. Rien de très marquant. Une vague griffure qui pouvait être une trace d'insecte très déformée, ou une racine. Tout à fait vers le fond, on distinguait une dépression lisse, allongée, vaguement trapézoïdale. Profonde d'un ou deux centimètres, large d'une quinzaine de centimètres du côté qui nous faisait face, elle courait en se rétrécissant jusqu'au bord de la plaque, au fond du pseudo-dolmen. Quelque chose dont la vase avait pris l'empreinte et qui avait ensuite disparu, bien sûr, mais je ne voyais pas ce qui avait pu générer une telle forme, très lisse et presque géométrique.

— Ah, tu as vu le défaut, dit la voix de Vivant, un peu embarrassée. Je l'ai mis tout au fond en espérant qu'on ne le remarquerait pas. J'en ai retiré

un peu, mais je ne pouvais pas faire sauter le tout sans trop rétrécir la plaque. Si tu l'as vu, d'autres le verront. Je devrais peut-être le reboucher au mastic ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— D'un point de vue purement artistique, il ne me gêne pas trop, à vrai dire, mais il m'intrigue beaucoup. Tu as compris ce qui a pu le former ?

— Aucune idée. Pour être franc, je ne me suis pas posé la question. Ça te paraît bizarre ?

— Très bizarre. Que montre l'autre face ?

— La même chose, mais en relief.

Dans un geste machinal, je me pris le menton entre le pouce et l'index, me caressant du majeur le dessous de la mâchoire.

— Bizarre autant qu'étrange, répétais-je. Vivant, je peux te demander un service ? Je sais que ça risque d'être un peu compliqué, mais j'aimerais vraiment voir l'autre face.

— Compliqué, pas vraiment, mais ça ne va pas se faire en deux minutes et ça va demander un peu d'huile de coude. On va avoir besoin de carburant. Je vais chercher la bouteille.

Nos verres remplis, nous entreprîmes de déplacer les lourdes pierres. Après un bon quart d'heure d'efforts, la plaque d'ardoise était étalée sur le sol de l'atelier. Nous allumâmes un projecteur. La feuille de sapindale était là, splendide. Mais elle n'était pas seule. Au bord de la plaque se trouvait le moulage en relief du mystérieux trapèze. Les deux côtés longs étaient arrondis. Le petit côté qui nous faisait face dans la pièce en cours de réalisation portait des sortes de stries en relief, curieusement géométriques. La perplexité m'envahit. Ayant longuement considéré la chose, je m'avisai qu'une mince fissure séparait le trapèze du reste de la plaque. De toute évidence, la vase avait englouti un objet solide, qui s'était ensuite désagrégé. De la boue en avait pris la place et s'était à son tour solidifiée, un peu comme du silex prend le moulage d'un test d'oursin. Il devait être possible, en s'y prenant avec précaution, de dégager cette inclusion et d'en examiner l'autre face. Vivant ne vit aucune objection à ce que j'en fasse l'essai, me fournit ciseaux et marteau, et s'installa dans un fauteuil, son verre à la main.

— Pour une fois, c'est moi qui vais te regarder travailler, annonça-t-il. Ça nous changera !

Au bout d'une demi-heure, je dégageai avec précaution le moulage de sa gangue d'ardoise et le considérai avec stupeur. C'était une crosse de fusil. Elle portait l'empreinte d'une plaque en relief, avec une inscription en creux. Je la considérai longuement. Ma tête tournait. Après un moment, je retournai vers la plaque et examinai de plus près le fond de la cavité. Une fois qu'on savait ce qu'on cherchait, on y distinguait, reconnaissables à une coloration légèrement différente de l'ardoise, des traces de phalanges

LXXII

humaines, crispées autour de la crosse. Je m'assis à mon tour dans un fauteuil, pris une grande gorgée de vin, et me tournai vers mon ami.

— Vivant, lui dis-je, tu t'es depuis longtemps fait un nom dans les arts. Soit quelqu'un nous a monté un bateau gigantesque – c'est ce que je préfère croire, mais je ne vois pas comment ce quelqu'un aurait pu s'y prendre, ni pourquoi –, soit je peux t'annoncer ce soir que tu vas aussi être une célébrité dans les sciences.

— Dans les sciences, ça me ferait mal, dit-il avec un sourire en coin.

— Et pourtant, si.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que grâce à cette plaque, nous comprenons peut-être enfin comment ont disparu les dinosaures.

— Les quoi ?

— Les dinosaures, ces gros lézards de l'ère secondaire qui amusent tellement les enfants. Ça les aurait moins amusés s'ils étaient tombés entre leurs pattes, ajoutai-je à la réflexion.

— Et qu'est-ce qu'ils ont à voir avec ma plaque, tes dinosaures ?

— Ils se promenaient dessus quand elle n'était encore que de la vase. Il y a eu et il persiste encore beaucoup de controverses quant à la cause de leur disparition. La chute d'une météorite ou des éruptions massives, qui auraient entraîné l'équivalent d'un hiver nucléaire, autre chose ? Grâce à toi, nous savons peut-être maintenant ce qui a causé leur perte : l'Homme, qui pourtant n'existait pas à leur époque. Regarde...

Je lui tendis le moulage de la crosse pour qu'il pût lire l'inscription :

T. rex, Inc.

Agence de Paris

SAFARIS DANS LE TEMPS

Chassez les plus gros gibiers que la Terre ait jamais portés !

Vous n'en reviendrez pas !

© Jean Paris 2026



Jean Paris est le pseudonyme d'un chercheur scientifique, directeur de recherches au CNRS, tombé tout petit dans la SF. Ses nouvelles ont paru dans de nombreuses revues et anthologies (. Un roman de hard SF sur le thème des doubles, Les Trous de Mémoire d'Alastair Morgan, est disponible aux Éditions du Net. Jean Paris a supervisé l'anthologie Humour de Demain et d'Ailleurs aux Editions Arkuiris. Ses textes de Jean Paris ressortissent le plus souvent à la science-fiction, mais avec une grande variété de tons, passant de la hard SF à la fantaisie la plus débridée, et attachant de l'attention aux éléments humains. Ils sont souvent teintés d'humour noir ou rose.